



## **L'Épître XII de Boileau : rendre les équivoques acceptables**

Léo Stambul

### ► To cite this version:

Léo Stambul. L'Épître XII de Boileau : rendre les équivoques acceptables. Les Dossiers du Grihl, 2013, Eprouver les limites de l'acceptable (Hors-série n°2), <10.4000/dossiersgrihl.6036>. <hal-04144950>

**HAL Id: hal-04144950**

**<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04144950v1>**

Submitted on 26 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-ND 4.0 - Attribution - No Derivative Works - International License

---

## L'Épître XII de Boileau : rendre les équivoques acceptables

Léo Stambul

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/6036>

ISSN : 1958-9247

### Éditeur

Grihl / CRH - EHESS

Ce document vous est offert par Bibliothèque Sainte-Barbe - Université Sorbonne Nouvelle Paris 3



### Référence électronique

Léo Stambul, « L'Épître XII de Boileau : rendre les équivoques acceptables », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Les limites de l'acceptable, mis en ligne le 30 novembre 2013, consulté le 24 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/6036>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2019.



Les Dossiers du Grihl est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

---

# L'Épître XII de Boileau : rendre les équivoques acceptables

Léo Stambul

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Le présent article s'appuie sur notre intervention au séminaire de Jean-Pierre Cavaillé à l'EHESS sur les limites de l'acceptable (11 février 2013), lors de laquelle ont été présentées en parallèle l'*Épître XII* et la *Satire XII* de Boileau. Pour des raisons de clarté et de lisibilité, il a semblé préférable de diviser la rédaction en deux articles. Le présent article sur l'*Épître XII* a donc pour complément et pour contrepoint celui consacré à la *Satire XII* (« La *Satire XII* de Boileau : rendre l'*Équivoque* inacceptable », *Les Dossiers du Grihl*, Dossiers de Jean-Pierre Cavaillé 2013, <http://dossiersgrihl.revues.org/6034>)

- <sup>1</sup> Au début de l'année 1698, désormais maître en l'art de la diffamation nominale, académicien redouté et illustre historiographe du Roi, le déjà très célèbre Nicolas Boileau-Despréaux (1636-1711) se lance dans la poésie religieuse, en publiant son *Epître XII sur l'Amour de Dieu* dans le petit recueil dûment approuvé de ses *Epistres nouvelles*. Le titre donné à cette épître satirique explicite sa visée : réduire à néant la doctrine théologique de l'attrition que Boileau considère comme une hérésie<sup>1</sup>. Cependant, du point de vue rétrospectif de l'histoire littéraire, l'*Épître XII* a été mise en parallèle avec la *Satire XII* (que Boileau rédigea peu après, vers 1705) pour la façon dont elle aurait attaqué des jésuites, voire pour la façon dont elle aurait fait l'apologie des « jansénistes ». Or on n'ignore pas que le discours « janséniste » est à l'époque jugé inacceptable, et que, depuis la tumultueuse campagne des *Provinciales* de Pascal, la bipolarisation de l'échiquier religieux en France a rendu le discours anti-jésuite presque aussi inacceptable que le discours pro-« janséniste », à l'image d'un maccarthysme avant l'heure. Comment donc le pouvoir a-t-il pu donner son approbation officielle pour publier un texte qui attaque manifestement une congrégation religieuse qu'il protège ? Tel serait le problème : soit l'*Épître XII* n'attaque pas vraiment la Compagnie de Jésus, soit le pouvoir ne protège pas vraiment les jésuites, soit le texte a pu être paradoxalement considéré au même moment

comme acceptable et comme inacceptable. Ce sont ces trois hypothèses, non-exclusives l'une de l'autre, qu'il convient dès lors d'explorer.

- 2 On ne saurait nier d'abord le jeu des soutiens politiques et des mécanismes d'approbations institutionnelles auxquels Boileau a très explicitement eu recours ; mais il faut également prendre en compte le fait qu'en effet la faveur des jésuites auprès des autorités politiques et religieuses à la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle a connu, comme on dit, des hauts et des bas. Mais ces éléments contextuels nécessaires sont encore insuffisants (on n'imagine mal un approbateur assez puissant pour faire accepter un texte irrecevable). À côté donc des mécanismes contextuels, il convient de porter son attention sur le contenu même du texte. Or, de ce point de vue textuel, le paradoxe observé prend davantage de sens. En effet, dans la perspective belliqueuse de Boileau, le texte doit nécessairement exhiber une certaine agressivité envers ses ennemis, sous peine de n'être qu'une pointe émoussée ; mais d'un autre côté, ce même texte ne peut pas revendiquer pleinement cette agressivité, sous peine d'être interdit et de perdre officiellement la bataille. Écrire dans un contexte de polémique contre une institution impliquerait donc de produire nécessairement un texte foncièrement ambigu, car il faut qu'il soit inacceptable du point de vue de ses adversaires, mais acceptable du point de vue des autorités de censure. Seule une telle tension entre acceptabilité et inacceptabilité permettrait alors de triompher sûrement de l'ennemi, car toute estocade approuvée par le Roi bénéficie d'une réelle impunité et met à l'abri des retours de bâton.
- 3 Mais pour ce faire, il faut supposer de la part de Boileau le maniement d'un double discours qui lui permette de jouer alternativement sur différents niveaux. Cela implique d'une part que l'auteur interprète lui-même l'acceptabilité de ses discours et filtre parmi ses propres opinions celles qui ne supporteraient pas l'épreuve d'une publication officielle et les contraintes qu'elle impose. Mais cela suppose d'autre part de savoir jouer de l'étanchéité des différents réseaux de circulation de l'information, pour faire connaître à certains ceux que d'autres ne doivent pas connaître, ou pour faire entendre une chose sans prendre la responsabilité de la dire. Autrement dit, il s'agira ici d'analyser ce qu'il convient d'appeler des stratégies de publication<sup>2</sup>.
- 4 Du point de vue de la méthode, il apparaît nécessaire de replacer scrupuleusement tous les événements et tous les discours dans leur contexte. A défaut, une historiographie trop rapide ne pourrait rendre compte du statut paradoxal de l'*Épître XII* : soit que l'on se fonde sur le privilège du Roi et sur l'interdiction de la *Satire XII* pour arguer de l'acceptabilité foncière de l'*Épître XII* ; soit que l'on s'appuie au contraire sur les commentaires des contemporains pour faire de l'*Épître XII* un évident brûlot anti-jésuite. Entre les deux, seule une recontextualisation précise qui prenne en compte toutes les variantes et les retouches permettrait d'entrevoir l'inacceptable acceptabilité de l'*Épître XII*. Dans cette perspective, l'étude dans un premier temps du contexte de rédaction de l'*Épître XII* permettrait de définir en général les limites de l'acceptabilité des discours anti-jésuites et pro-« jansénistes », et donc de prendre la mesure de la prudence que Boileau adopte dans la version publiée de son poème pour le rendre acceptable. Il s'agirait alors en second lieu de montrer que la publication effective de l'*Épître XII* a su profiter de cette prudence et sans doute d'une occasion politique favorable, mais que les versions clandestines du texte ont mis immédiatement à nu la stratégie du poète (stratégie dès lors lisible par les contemporains ainsi que par l'historien de la littérature). Cette curieuse démultiplication de l'*Épître XII* et de sa signification nous ferait alors apprécier l'extrême élasticité des limites de l'acceptable, et nous permettrait d'observer cette situation

paradoxe, lorsque tout est découvert mais que rien ne change ; c'est-à-dire lorsque ni les limites de l'acceptable en général ni l'inacceptabilité du texte en particulier ne subissent de modification<sup>3</sup>.

## Prélude : contexte de rédaction de l'*Épître XII* (1690-1696)

- 5 Pour le lecteur informé qu'est l'historien de la littérature, l'*Épître XII*, adressée à l'abbé Eusèbe Renaudot, témoignerait fortement des accointances de Boileau avec certains « jansénistes »<sup>4</sup>. Mais une telle remarque, guidée par un regard rétrospectif, minore le fait que la publicité de ces accointances a connu des éclipses au gré des aléas de la tolérance du pouvoir envers ces mêmes « jansénistes ». En effet, à partir de 1668, quand la « Paix de l'Église »<sup>5</sup> commençait à imposer un cessez-le-feu entre la Compagnie de Jésus et Port-Royal, Boileau et son frère, l'abbé Jacques Boileau, ont rencontré, dans le cercle du président de Lamoignon, Antoine Arnauld, éminent « janséniste » qui bénéficiait durant ces quelques années d'un retour en grâce aux yeux du pouvoir<sup>6</sup>. Une relation amicale se noue alors entre le docte théologien et le turbulent satirique, jusqu'à ce qu'elle acquière un caractère véritablement public, lorsque Boileau fait paraître en 1674 son *Épître III*, toute à la louange d'Arnauld<sup>7</sup>.
- 6 Cependant, à partir des années 1680, la réouverture des hostilités entre les deux camps change la donne et toute apologie publique de personnes suspectes de « jansénisme » devient compromettante. Dès lors les amis de Port-Royal qui, comme Boileau ou Racine, ont encore du crédit dans le monde et à la cour sont mis en porte-à-faux : ils doivent adopter une certaine prudence en public et rester discrets vis-à-vis de leurs relations avec lesdits « jansénistes » sous peine de devoir se justifier explicitement<sup>8</sup>. Toutefois, les anciennes manifestations publiques de soutien envers Arnauld, qui part alors en exil à Bruxelles, semblent bénéficier d'une sorte de prescription tacite : l'*Épître III* de Boileau continuera d'être publiée sans difficulté – et cela sans doute parce qu'elle est restée comme noyée au milieu de ses autres poèmes.
- 7 Mais, en 1694, la publicité de l'amitié entre Boileau et Arnauld est de nouveau mise en jeu à l'occasion de la querelle autour de sa *Satire X* contre les femmes. Dans cette querelle qui voit s'opposer Boileau et Charles Perrault sur la question de la moralité de la littérature galante, Antoine Arnauld, ami de l'un autant que de l'autre des protagonistes, décide d'intervenir pour mettre un terme à la querelle et rendre raison à Boileau. Il envoie alors à Perrault une longue lettre pour prendre la défense du satirique<sup>9</sup>. Destinée au départ à une audience restreinte et contrôlée, la lettre d'Arnauld à Perrault s'échappe et tombe dans les mains de Boileau. Si ce dernier ne se prive pas de la faire circuler, il se garde cependant encore de la faire officiellement publier<sup>10</sup>. En effet, même après la disparition d'Arnauld en 1694, son nom sent encore le souffre, et toutes les pièces publiées en l'honneur de sa mort tombent sous le coup de la censure<sup>11</sup>. Plusieurs témoignages contemporains évoquent ainsi les pressions exercées directement ou indirectement par les jésuites pour empêcher les manifestations publiques de soutien envers des auteurs dits « jansénistes », que ce soit Arnauld ou même Pascal<sup>12</sup>. Ce serait d'ailleurs pour anticiper de telles menaces que Boileau aurait renoncé à faire circuler l'épigramme qu'il a écrite en faveur d'Arnauld, la considérant sans aucun doute comme trop préjudiciable<sup>13</sup>.

- 8 Il faudra attendre 1701 pour que Boileau insère la lettre d'Arnauld à la fin de ses *Œuvres diverses* et règle par la même définitivement ses comptes avec Perrault. Mais avant cette date, et dès 1698, Boileau avait trouvé l'occasion de confirmer publiquement l'existence notoire de cette apologie. On trouve ainsi les vers suivants à la fin de son *Épître X*, publiée en 1698 avec l'*Épître XII* dans le même recueil des *Epistres nouvelles* :

Mais des heureux regards de mon Astre estonnant  
 Marqués bien cet effet encore plus surprenant,  
 Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :  
 Que de tant d'Ecrivains de l'Ecole d'Ignace [c'est-à-dire des jésuites]  
 Estant, comme je suis, ami si déclaré,  
 Ce Docteur toutefois si craint, si reveré,  
 Qui contre Eux de sa plume épuisa l'énergie,  
 Arnauld le grand Arnauld fit mon apologie<sup>14</sup>.

- 9 Si ces vers ont été lus devant le Roi<sup>15</sup>, lequel en a autorisé la publication, faut-il en conclure que l'éloge public d'Arnauld soit de nouveau toléré dans ces circonstances et que les limites de l'acceptabilité se sont à nouveau déplacées ? Il convient ici de remarquer que Boileau fait immédiatement précéder son hommage à Arnauld d'une vive protestation d'amitié envers certains jésuites. Or on voudrait montrer que cette façon de rétribuer les jésuites de quelques compliments n'est pas une précaution superflue mais a été perçue dans l'action comme une nécessité stratégique pour assurer la publication officielle de l'épître. Il faudrait pour cela observer les discours que Boileau tient en privé, où un autre son de cloche se fait entendre. Ainsi, la lettre que Boileau envoie en réponse à celle d'Arnauld pour le remercier du soutien qu'il lui a apporté dans la querelle est nettement moins neutre que ce qu'affirment les derniers vers de l'*Épître XII* :

N'en doutés point, Monsieur, je le suis [votre ami] ; et c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jesuites qui me font l'honneur de m'estimer, et que j'estime aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil et ils y séjournent mesme quelques fois. Je les reçois du mieux que je puis ; mais la première convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, et l'écho des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos conversations sur votre sujet. La verité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie et de l'étendue de vos connoissances ; mais je leur soustiens, moi, que ce sont là vos moindres qualités, et que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est cette droiture de votre ame, la candeur de votre esprit et la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris ; car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des Lettres au Provincial que je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage qui soit en nostre langue. Nous en venons quelque fois à des paroles assés aigres. A la fin neanmoins tout se tourne en plaisanterie [...]<sup>16</sup>.

- 10 Comme le souligne justement Boileau, il conclut bien en privé une véritable « convention » qui permet de renégocier explicitement les limites de l'acceptable. Dans ce nouveau régime de parole, les louanges d'Arnauld peuvent se dispenser de complaisance envers les jésuites, et le discours peut s'affranchir des contraintes qu'un régime de parole plus strict, celui de la publication officielle, imposait aux locuteurs. Il se constitue alors un cercle d'audience restreinte où les rapports amicaux entre le poète et ses auditeurs l'emportent sur leur appartenance officielle à la Compagnie de Jésus, et leur face privée sur leur face publique. L'image de « l'écho des murailles » illustre ainsi la garantie que ces paroles, publiquement inacceptables, resteront dans l'espace clos du domicile privé de la maison d'Auteuil. Or au grand étonnement de son éditeur, Boileau n'a jamais publié cette

lettre de réponse<sup>17</sup> : un tel aveu d'amitié envers Arnould sans aucune contrepartie envers les jésuites devait être considéré comme trop dangereux pour une quelconque publication officielle. Mais si l'on veut encore se convaincre que de telles contreparties favorables aux jésuites sont senties comme nécessaires pour rendre acceptable tout témoignage d'estime envers des « jansénistes », il suffit de remarquer qu'au moment où cette lettre sera enfin officiellement publiée en France (dans les grandes éditions de 1713 et de 1716), les éditeurs auront pris soin de la falsifier et d'y ajouter expressément un gage de neutralité en faveur des jésuites<sup>18</sup>.

- 11 L'anticipation des sanctions que montrent ici Boileau, et à sa suite ses éditeurs, témoigne d'un strict contrôle de la diffusion de l'information dans le public. Cependant, dans un autre contexte, face à un parterre de jésuites moins bienveillants et éloignés de toute tolérance amicale, cette bonne connaissance des circuits d'information permet à Boileau de violer impunément les limites l'acceptable, comme le rappelle une anecdote croustillante rapportée par Madame de Sévigné à sa fille :

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet, il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon. Les acteurs étaient les maîtres du logis, Monsieur de Troyes, Monsieur de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes. Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassait, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Le compagnon du B[ourdaloue] qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit. Il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répond en riant : « Ah ! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro* [un rire si amer]. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez. Eh bien ! c'est Pascal, morbleu ! – Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. – Le faux, dit Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai pour cela. » Despréaux s'échauffe là-dessus, et criant comme un fou : [« Quoi ? mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer, dans un de ses livres, qu'un chrétien n'est pas obliger d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ? – Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. – Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » et, prenant] Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père et s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange. Ici finit l'histoire ; le rideau tombe<sup>19</sup>.

- 12 Comme on le voit, par jeu, Boileau glisse à dessein de l'inoffensif débat esthétique entre les Anciens et des Modernes vers l'une des plus douloureuses controverses doctrinales de l'époque. Le satirique détourne ainsi son admiration depuis le style foudroyant des *Provinciales* vers leur contenu polémique, afin de mieux provoquer les membres de la Compagnie de Jésus. Le simple fait de louer Pascal (et c'est précisément pour cela que le pouvoir l'interdisait) devient alors la mèche qui permet à Boileau de rallumer le feu des *Provinciales* et de relancer devant témoins – mais non publiquement – la grande croisade contre les théologiens « attritionnistes ». En effet, grâce au statut ni tout à fait privé ni tout à fait public de ces situations mondaines, Boileau trouve ici l'occasion de provoquer sans risque les jésuites en proclamant oralement son admiration pour des « jansénistes ».

Il existe ainsi, entre le grand jour de la publication officielle et la pénombre de la lettre privée, des situations intermédiaires où un auteur peut franchir impunément les limites de l'acceptable. En lançant ses attaques à haute voix et devant témoins, Boileau leur donne ainsi un caractère – non pas public – mais notoire, qui lui octroie une plus grande marge de manœuvre par rapport à ce qu'une publication officielle considérerait comme acceptable.

- 13 La répétition de ce genre d'esclandre à l'époque ne cesse de renforcer le caractère notoire du conflit entre Boileau et certains Pères jésuites qui défendaient l'attrition<sup>20</sup>. On remarque cependant que la notoriété de cette opposition entre Boileau et les jésuites n'acquiert pas un statut véritablement public, car les détenteurs de l'information usent là encore d'une certaine prudence. Considérant sans doute que toute manifestation publique d'hostilités envers les jésuites est rendue en pratique impossible à cause du soutien institutionnel dont ils bénéficient, les textes officiellement publiés rendant compte des disputes de Boileau restent très discrets sur l'appartenance des protagonistes à la Compagnie de Jésus. On peut, pour s'en assurer, comparer le traitement de cet anonymat dans les différents récits qui ont été faits d'une autre de ces fameuses altercations au sujet de l'attrition, à savoir celle qui a eu lieu entre Boileau et le Père Cheminai. Dans la version que Brossette recueille de la bouche de Boileau et qu'il consigne ses mémoires privés, l'identité des protagonistes du conflit ne fait aucun mystère : « le père Gaillard et le père Cheminai, jésuites »<sup>21</sup>. En revanche, dans le compte rendu que font de cette même dispute les *Menagiana* de 1695, publié avec privilège, le mot de « jésuites » est réduit à « .....es » et les noms de « Despréaux » et d'« Arnould » sont discrètement réduits à leurs initiales, selon un jeu usuel avec le lecteur averti<sup>22</sup>.
- 14 Mais le cas le plus significatif de cet anonymat est celui que Boileau lui-même donne au récit de cette dispute, tel qu'il l'insère dans les derniers vers de son *Épître XII*<sup>23</sup>. Dans cette version officielle, publiée avec le privilège du Roi, l'identité et l'obédience des docteurs « attritionnistes » restent là encore très floues, comme s'ils étaient protégés par l'égide institutionnelle de la Compagnie de Jésus. Le texte publié demeure ainsi très vague sur l'ordre auquel appartiennent les « attritionnistes », ne les évoquant que par des périphrases hyperonymiques comme « vains Docteurs » ou « Ennemis de Dieu »<sup>24</sup>. Par une sorte d'autocensure, le poète donne donc un tour anonyme à ses accusations et renonce à toute attaque nominale – pratique qu'il avait pourtant âprement défendue et qui était, insistons-y, la véritable marque de fabrique de tous ses écrits satiriques<sup>25</sup>.
- 15 Ainsi, la comparaison du texte de l'*Épître XII* et des textes périphériques montrerait la nécessité éprouvée par le satirique d'apporter des modulations à l'intérieur même du texte de l'épître pour la rendre acceptable : que ce soit une rétribution compensatoire en faveur des jésuites, comme à la fin de l'*Épître X*, ou un tour anonyme dans l'accusation, comme à la fin de l'*Épître XII*. Mais si l'on garde à l'esprit qu'à l'époque les jésuites sont notoirement connus pour promouvoir l'attrition<sup>26</sup>, ne doit-on pas suspecter l'*Épître XII* de jouer sur une ambiguïté et d'attaquer dans l'esprit la Compagnie de Jésus, à défaut de le faire dans la lettre ? Le texte roulerait alors bel et bien sur une équivoque, mais sur une équivoque nécessaire, comme on l'a dit, aux desseins polémiques de Boileau, lequel doit paraître à la fois agressif à ses ennemis et pacifique aux yeux des autorités de censure. Après avoir observé les ambiguïtés potentielles du texte, il convient donc désormais de se pencher sur les mécanismes contextuels, c'est-à-dire sur les mécanismes qui permettent à telle interprétation de s'imposer sur une autre. Ainsi, ces équivoques n'ayant d'enjeu que si des interprétations contradictoires en sont effectivement données, on se propose de



comparer les situations où Boileau laisse, en fonction du contexte et en fonction de son interlocuteur, s'actualiser alternativement les différentes potentialités de l'*Épître XII*.

## La double vie de l'*Épître XII* (1696-1698)

- 16 Le texte de l'*Épître XII* paraît avoir été achevé vers le milieu de l'année 1696 et certains témoignages attestent que Boileau la récite alors à quelques proches dans sa maison d'Auteuil<sup>27</sup>. Quittant le domaine de la satire littéraire pour entrer dans celui de la satire religieuse, le poète revendique une certaine légitimité et entreprend de démarcher certaines autorités religieuses pour obtenir leur approbation. Il les obtient au cours de l'automne 1696 et exhibera, dans la préface du recueil des *Epistres nouvelles*, les noms de Bossuet et de Louis-Antoine de Noailles, le nouvel archevêque de Paris. Or, hasard de calendrier ou conjonctures religieuses, ces deux prélats font alors justement front commun contre Fénelon, lequel vient de publier son *Explication des maximes des saints sur la vie intérieure* pour défendre le pur amour. Aussi, si l'on replace la publication de l'*Épître XII* dans le contexte de cette campagne « anti-Fénelon », on peut faire l'hypothèse que les deux prélats ne sont pas seulement les approbateurs du texte, mais bien les commanditaires de sa publication, comme le rappelle Boileau lui-même<sup>28</sup>. C'est ce qui explique sans doute l'ajout tardif de quatre vers dans la version officiellement publiée en 1698, lesquels permettent d'étendre la critique de l'attrition à la critique de toutes les propositions hétérodoxes sur l'amour de Dieu, afin d'y inclure désormais des propositions « quiétistes » :

C'est ainsi quelques fois qu'un indolent Mystique,  
Au milieu des péchés tranquille Fanatique,  
Du plus parfait Amour pense avoir l'heureux don,  
Et croit posséder Dieu dans les bras du Démon<sup>29</sup>.

- 17 La participation de Boileau à la croisade contre le « quiétisme » ne l'aura sans doute pas desservi pour obtenir ces deux fameuses approbations<sup>30</sup>. Cependant, l'obtention du privilège du Roi ne date que de la fin de l'année 1697. On peut alors penser, et cela est en partie confirmé par des proches de Boileau, que la publication de l'épître a été volontairement différée et que la véritable raison de ce délai ne pouvait à l'époque être rendue publique<sup>31</sup>. On voudrait ainsi faire l'hypothèse que ce délai est dû au fait que le satirique n'est pas tout à fait quitte vis-à-vis des jésuites qui ont toutes les raisons de penser que le satirique prépare un texte contre leur Compagnie<sup>32</sup>. Et ce serait dans le but de contrer l'effet néfaste de ces rumeurs que le poète rencontre le Père de La Chaise, jésuite influent par sa position de confesseur du Roi. Voici le récit détaillé de l'entrevue tel que Boileau la rapporte à Racine :

Je crois que vous serez bien aise d'être instruits de ce qui s'est passé dans la visite que nous avons, suivant votre conseil, rendue ce matin mon Frère, le Docteur de Sorbone & moi, au Révérend Père de la Chaise. [...] aussi-tôt entrant en matière, [...] il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant dire comme quelques-uns d'eux que l'Amour de Dieu, absolument parlant, n'est point nécessaire pour la justification du Pécheur. Mon frère applaudissoit à chaque mot qu'il disoit, paraissant être enchanté de sa Doctrine, & encore plus de sa manière de l'énoncer. Pour moi je suis demeuré dans le silence. Enfin, lorsqu'il a cessé de parler, je lui ai dit, que j'avois été fort surpris, qu'on m'eût prêté des charitez auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jésuites ; ajoutant que ce seroit une chose bien étrange, si, soutenir qu'on doit aimer Dieu,

s'appeloit écrire contre les Jésuites. Que mon frère avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains, qui soutenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Épître, que pour être justifié, il faut indispensablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois si peu songé à écrire contre les Jésuites, que les premiers à qui j'avois lû mon Ouvrage, c'étoit six Jésuites des plus célèbres, qui m'avoient tous dit, qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentimens sur l'Amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajouté ensuite, que depuis peu j'avois eû l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monseigneur l'Archevêque de Paris [Noailles], & à Monseigneur l'Evêque de Meaux [Bossuet], qui en avoient tous deux paru, pour, ainsi dire, transporter. Qu'avec tous cela néanmoins, si sa Révérence croioit mon Ouvrage périlleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'Archevêque, lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, & trouver bon même, que je lui repérasse beaucoup d'endroits. [...] Après avoir quitté le P. de La Chaise, nous avons été voir le P. Gaillard [jésuite] à qui j'ai aussi comme vous pouvez penser réciter l'*Epître*. Je ne vous dirai point les louanges outrées qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui puissent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit père théologien [le Père Cheminais] avec qui j'eus une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien étoit le dernier des hommes. Que si sa Société avoit à être fâchée ce n'étoit pas de mon ouvrage mais de ce que des gens osaient dire que cet ouvrage étoit fait contre les Jésuites<sup>33</sup>.

- 18 Outre les arguments de nature politique et le rappel des approbations officielles et officieuses qu'il a reçues, Boileau aurait énoncé devant le Père de La Chaise une espèce de sophisme cruellement efficace. Si l'*Epître XII* attaque les « attritionnistes » en les assimilant à des ennemis de Dieu ; et si les Jésuites se plaignent d'être attaqués dans cette épître ; alors les Jésuites sont des ennemis de Dieu. Toute l'habileté de Boileau dans sa défense est de jouer de façon concomitante sur deux modes d'information différents qu'il laisse malignement se superposer : l'information publique et l'information notoire. Assurément, du point de vue de la publicité, il est indéniable que l'épître attaque les défenseurs de l'attrition. Mais le fait qu'elle attaque certains jésuites, dont le feu Père Cheminais, relève plutôt du tacite, du bien connu, voire de la connaissance notoire.
- 19 Dans cette perspective, la réponse du Père Gaillard, telle qu'elle est rapportée dans la suite de la lettre à Racine, essaye de dépasser ce sophisme en désambiguïsant sa partie notoire. Le Père Gaillard conteste en effet l'idée notoire que l'épître attaque la Compagnie de Jésus et la déjoue en refusant toute espèce de généralisation : l'épître attaque des jésuites certes, mais non pas tous les jésuites. Mais si ce réajustement désamorce le sophisme, il a toutefois une conséquence appréciable du point de vue de Boileau, puisqu'il conduit à exclure de façon posthume le pauvre Père Cheminais du corps de la Compagnie. À l'inverse, du point de vue du Père Gaillard, ce réajustement est profitable car la reconnaissance de l'acceptabilité de l'épître de Boileau a pour conséquence profitable de faire montre d'une acceptabilité tout à fait égale pour la Compagnie de Jésus. Notre paradoxe initial se résout donc ici en contestant la proposition suivante : que l'*Epître XII* attaque tous les jésuites. Mais toutes ces négociations, ces désambiguïsations et ce réajustement ont lieu en privé et les approbations que Boileau en retire demeurent tout à fait officieuses. Les entrevues avec le Père de La Chaise et le Père Gaillard n'enlèvent donc rien à l'efficacité du texte de Boileau, qui demeure en pratique une attaque notoire contre la Compagnie de Jésus, comme le rappellera justement Racine dans sa lettre de réponse à Boileau :

Je suis bien aise que vous ayez donné votre épître à Monsieur de Meaux [Bossuet], et que Monsieur de Paris [Noailles] soit disposé à vous donner une approbation authentique. [...] Je sais seulement qu'il [Bossuet] a présenté au Roi l'ordonnance de Monsieur l'archevêque de Reims contre les jésuites. Elle m'a paru très-forte, et il y explique très-nettement la doctrine de Molina avant que de la condamner. Voilà, ce me semble, un rude coup pour les jésuites ; et il y a bien des gens qui commencent à croire que leur crédit est fort baissé, puisqu'on les attaque si ouvertement. Au lieu que c'étoit à eux qu'on donnoit autrefois des privilèges pour écrire tout ce qu'ils vouloient, ils sont maintenant réduits à ne se défendre que par de petits libelles anonymes, pendant que les censures des évêques pleuvent de tous côtés sur eux. Votre épître ne contribuera pas à les consoler ; et il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, et qu'elle paroîtra fort à propos<sup>34</sup>.

- 20 L'obtention de l'approbation officieuse du Père de La Chaise a sans doute donné suffisamment de garantie à Boileau pour demander le privilège du Roi et lancer la publication officielle. Mais si l'*Épître XII* est publiquement acceptée, et officieusement approuvée par certains jésuites influents, elle est loin cependant d'être neutralisée et demeure inacceptable aux yeux de quantités d'autres jésuites. Les démêlés de Boileau avec la Compagnie de Jésus ne cessent donc pas, surtout lorsque paraît en avant-première, sans doute vers la fin de 1697, une version contrefaite de l'*Épître XII* qui compromet la stratégie de prudence de Boileau. En effet, les éditeurs clandestins de cette version du texte, soucieux d'éclairer leurs lecteurs (à moins qu'ils ne soient d'habiles détracteurs de la Compagnie de Jésus), ont pris le parti d'ajouter quelques notes de bas de page pour clarifier expressément l'identité secrète du théologien « attritionniste » avec lequel Boileau s'était autrefois disputé : « Le Père Cheminais, Jésuite »<sup>35</sup>. Dès lors, si l'annonce de la publication prochaine d'une épître satirique contre l'attrition ne devait pas en soi réjouir certains jésuites, la parution avant l'heure de ce doublon frelaté pourrait avoir mis le feu aux poudres et déclenché une première série de représailles de la part de certains membres de la Compagnie qui ont pu croire que l'*Épître XII* avait obtenu un privilège pour décrier explicitement des jésuites.
- 21 Aux dires de Boileau, certains régents du Collège des jésuites de Louis-le-Grand forment à la fin de l'année 1697 une cabale contre lui<sup>36</sup>. Comme Racine avant lui (qui avait également eu affaire à des régents de collège jésuites<sup>37</sup>) le satirique choisit alors pour arbitre et médiateur dans cette querelle le Père Bouhours pour son double statut, puisque ce dernier est à la fois un membre influent de la Compagnie de Jésus en tant que professeur au Collège de Louis-le-Grand, mais également un ami de Boileau en tant que membre du cénacle lettré de l'académie de Lamoignon. La lettre que Boileau lui écrit pour se défendre condense tous les arguments avec une franchise étonnante :

J'espere, mon reverend Pere, avoir demain des copies imprimées de mes trois Epistres et je vous en enverray aussitost. J'ay mis le mot de jesuite dans la Preface, mais avec si peu d'affectation que si vostre illustre Societé à mon avis n'en est pas contente, ce ne sera pas ma faute. Du reste je soutiens dans mon Epistre la nécessité du vray amour de Dieu avec toute la vigueur que je puis ; mais en quoy cela peut-il regarder les Jesuites qui donnent tous les jours en plus d'un monde tant de marques de cet amour qu'ils ont encore plus dans le cœur que sur les lèvres? Je ne sçay pas s'il y a quelques Auteurs chez vous qui n'admettent pas cette necessité, mais je sçay bien qu'il y en a un fort grand nombre qui l'admettent. Ainsi, tout ce qu'il faudroit conclure de mon ouvrage, c'est que j'y ay deffendu le sentiment de beaucoup de Jesuites contre quelques Jesuites. Enfin, mon révérend père, je ne vous cacheray point que c'est en quelque sorte par l'ordre de Mgr l'Archevêque de Paris que j'imprime cet ouvrage, que j'y ay corrigé trois endroits que le tres reverend Pere de La Chaise, à qui je l'ay lû, n'approuvoit pas, et que, si vostre illustre société rompoit

avec moy au sujet de mon Epistre, cela feroit un ridicule effet dans le monde, puisque cela donneroit occasion à beaucoup d'impertinans de dire que c'est qu'elle ne peut souffrir qu'on aime Dieu. C'est ce que je vous prie de leur représenter et qu'il ne s'agit point ici de Jansenisme puis que mesme dans cette Epistre je mets la contradictoire d'une des cinq propositions. Du reste vous sçavés bien que j'estimois infiniment le Pere Cheminais de son vivant, et je l'estime et l'honore encore plus après sa mort. Je n'ay plus de papier que pour vous dire que je suis et que je serai toujours quoi qu'il arrive

Vostre tres humble et tres obeissant serviteur

Despréaux.

En un mot, mon reverend Pere, Vive les Jesuites et Dieu sur tout.

[En marge] Au nom de Dieu, mon reverend Pere, criés bien de vostre costé contre cette impertinente copie qu'on donne en mon nom et qui m'a donné un des plus grands chagrins que j'ay eus dans ma vie<sup>38</sup>.

- 22 Cette lettre privée au ton amical ne semble plus rien dissimuler du dossier d'inculpation de l'*Épître XII* : ni l'identification du Père Cheminais, ni l'édition clandestine, ni les approbations officielles et officieuses, ni l'ordre exprès de l'archevêque de Noailles, ni même l'accusation latente de « Jansenisme »<sup>39</sup>. Mais cette suppression de toute équivoque et de toute ambiguïté de la part de Boileau n'est pas pour autant un renoncement à toute stratégie : c'est l'amicale franchise elle-même qui se transformerait en arme perfide. Boileau en effet reproduit le sophisme qu'il avait employé avec le Père de La Chaise. Mais il faut remarquer que ce sophisme ne tire pas sa force d'une volonté de tromper mais, comme on l'a vu, d'une superposition de l'information publique et de l'information notoire. Autrement dit, ce sophisme ne repose pas sur la mauvaise foi de celui qui parle, mais sur une idée communément répandue quoique mal fondée. Cela confère à ce raisonnement un caractère impersonnel qui lui permet justement d'être formulé par n'importe qui, sans pour autant que cette personne puisse être accusée d'une quelconque intention agressive ou malveillante. Là résiderait donc toute la malice de la franchise de Boileau dans sa lettre, puisqu'il demande à Bouhours lui-même de « représenter » ce raisonnement notoire à ses collègues du Collège de Louis-le-Grand. L'exhibition d'une univocité devient ainsi tout aussi stratégique que la dissimulation d'une équivoque. C'est peut-être même un comble d'ironie que de tendre à la Compagnie de Jésus et le piège et son inacceptable solution. En d'autres termes, Boileau ne renonce ici à son équivoque que pour mettre en demeure les jésuites de renoncer à leur propre équivoque, c'est-à-dire pour forcer la Compagnie de Jésus à avoir une doctrine ferme et unitaire à propos de l'attrition. L'étonnante franchise de Boileau a donc pour but compensatoire de déclencher une guerre civile dans l'« illustre société », en faisant combattre « beaucoup de Jesuites contre quelques Jesuites »<sup>40</sup>. Toutefois, cette stratégie du qu'en-dira-t-on ne sortira pas du cadre privée, et c'est la stratégie de prudence qui demeure de mise en public, de sorte que le satirique désavoue expressément l'embarrassante version clandestine de l'*Épître XII* :

Je croyois n'avoir plus rien à dire au Lecteur. Mais dans le temps mesme que cette Préface estoit sous la presse, on ma apporté une misérable Epistre en vers, que quelque impertinent a fait imprimer, & qu'on veut faire passer pour mon Ouvrage sur l'Amour de Dieu. Je suis donc obligé d'ajouter cet article, afin d'avertir le Public, que je n'ay fait d'Epistre sur l'Amour de Dieu, que celle qu'on trouvera icy : l'autre estant une piece fausse, & incomplète, composée de quelques vers qu'on m'a dérobés, & de plusieurs qu'on m'a ridiculement prestés [aussi bien que les notes temerares qui y sont]<sup>41</sup>.

- 23 Mais faut-il prendre entièrement au sérieux un tel désaveu, surtout quand le fait même de désavouer des notes devient par là-même une façon d'attirer sournoisement

l'attention dessus ? Là encore, on le voit, les objections de Boileau ne semblent pas avoir pour but réel de protester de son innocence, puisqu'il ne dénie pas publiquement le caractère potentiellement inacceptable de son texte. Aussi la position que prend ici le satirique est bien singulière : il ne confirme la potentielle inacceptabilité de l'*Épître XII* que pour mieux mettre en valeur le fait qu'il a expressément refusé de l'actualiser. C'est l'édition clandestine qui a actualisé l'attaque en explicitant publiquement, par l'ajout de notes imprimées noir sur blanc, ce qui ne devait rester que notoire. Boileau en sortirait donc responsable mais pas coupable. La publication clandestine de l'*Épître XII* aurait ainsi permis au poème de mener une double vie et de devenir simultanément acceptable et inacceptable : la même épître est, dans les faits, acceptée par les autorités de contrôle car elle fournit des garanties d'anonymat ; mais elle devient en puissance inacceptable du point de vue des jésuites à cause des notes de l'édition clandestine.

- 24 De ce point de vue, le privilège du Roi ne saurait être interprété comme le signe de l'acceptabilité en droit et objective du texte, mais seulement comme l'acceptabilité dans les faits du texte, c'est-à-dire relativement à l'état dans lequel il a été présenté (et seulement dans cet état) et relativement à une autorité politique qui détient le monopole de la coercition pour imposer son jugement au public. Dès lors, considéré comme tel, le privilège de l'*Épître XII* devient, de but à conquérir, une arme polémique qui permet d'imposer publiquement et aux nez des jésuites un inacceptable pamphlet. Autrement dit, le privilège a pris successivement ses deux fonctions : il a été d'abord une épreuve du feu que Boileau a passé avec succès en modulant son texte par anticipation des critères de censure ; puis il est devenu une protection juridique qui lui donne publiquement l'ascendant dans sa querelle avec les jésuites.
- 25 Hélas, comme le dernier acte d'une mauvaise comédie, le feuilleton éditorial autour de la publication de l'*Épître XII* rebondit au cours du printemps 1698. En effet, juste après la publication officielle, le hasard – ou quelque nouvel éditeur fort ingénieux – a inséré l'épître de Boileau dans un opuscule clandestin qui s'en prend vertement aux jésuites<sup>42</sup>. Alors que l'édition officielle entourait l'*Épître XII* de poèmes très badins imités du bon Horace (l'*Épître X* à mes vers et l'*Épître XI* à mon jardinier<sup>43</sup>), cette nouvelle édition recontextualise le poème dans une série de pamphlets violents, lui donnant par là une coloration sulfureuse. Or le satirique ne laisserait pas de retirer, en privé, une grande « joie » de cette édition clandestine<sup>44</sup>. En effet, cette troisième publication lie désormais explicitement Boileau et Pascal dans un même combat contre les casuistes de la Compagnie de Jésus, et permet ni plus ni moins de faire de l'*Épître XII* une dangereuse *Provinciale* en vers. Un tel événement signerait alors l'approbation informelle de l'*Épître XII* de la part du milieu « janséniste »<sup>45</sup>. Mais cette reconnaissance serait d'autant plus jubilatoire que Boileau apparaît innocent, aux yeux du public, dans cette incorporation dans le camp des combattants « jansénistes ». Il en retire ainsi tous les bénéfices du point de vue de la notoriété, sans pour autant mettre en jeu sa position publique. Boileau jouirait donc, en définitive, de la pluralité de sens qu'induisent les différentes éditions de son épître, abrité par le privilège du Roi qui rend toutes ces équivoques acceptables. Cependant, ce nouvel équilibre qui assure le triomphe de Boileau dans l'arène publique ne signe pas la fin de la guerre, mais appelle plutôt à sa transformation.

## Postlude : la guérilla des épigrammes (1698-1704)

- 26 Peu de temps après la publication de l'*Epître XII sur l'Amour de Dieu*, le débat public autour de l'attrition connaît un virage important, puisqu'en 1700 l'assemblée générale du clergé de France, sous la houlette de Bossuet et Noailles, condamne plusieurs propositions théologiques jugées dangereuses : sont à nouveau condamnées toutes les propositions favorables au « jansénisme », mais sont aussi désormais censurées les propositions relatives à l'attrition<sup>46</sup>. Cependant, conformément à la plupart des procédures de censure à cette époque, on condamne les propositions, mais pas leurs auteurs, de sorte qu'aucun docteur « attritionniste » ne se trouve nommé<sup>47</sup>. De fait, même si l'on sait notoirement que cette condamnation vise certains Pères jésuites, un tel retrait dans l'application concrète des censures ecclésiastiques permet d'éviter les embarras d'un procès contre la Compagnie de Jésus, qui n'aurait eu de toute façon que des effets néfastes sur l'image et l'autorité de l'Église. Mais ces précautions ne signifient pas pour autant que la censure soit inefficace, car sans inculper personne nommément, du moins rend-elle désormais impossible toute nouvelle défense publique de l'attrition. La censure de l'assemblée générale du clergé fait donc triompher l'*Epître XII* en rendant impossible toute défense publique de la doctrine qu'elle attaque. Boileau obtient ainsi notoirement gain de cause et va dès lors concentrer ses efforts pour donner à sa victoire un statut public.
- 27 Il faut de ce point de vue regarder de près la grande édition de ses *Œuvres* de 1701, qui n'est pas seulement une belle somme réunie au seuil de la retraite et sur laquelle Boileau peut enfin mettre explicitement son nom ; c'est aussi l'édition par laquelle le satirique proclame implicitement sa victoire sur les jésuites. On remarque ainsi au premier chef que la préface aux *Epistres nouvelles* remplace le paragraphe qui désavouait les éditions clandestines par le paragraphe suivant :
- Au reste, comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epistre n'estoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eût jamais avancé : Je veux bien, pour l'interest de la Verité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue et dans les termes qu'on la soûtient en plus d'une Ecole. La voici. *Attritio ex gehennæ metu, sufficit etiam sine ullâ Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu ; qui talis honesta, & supernaturalis est.* C'est cette proposition que j'attaque et que je soûtiens fausse, abominable, et plus contraire à la vraie Religion que le Lutheranisme ni le Calvinisme. Cependant je ne croy pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ayt encore soûtenuë depuis peu, et qu'on ne l'ayt mesme inserée dans quelques Catechismes en des mots fort approchans, des termes Latins que je viens de r'apporter<sup>48</sup>.
- 28 Or cette modification n'est pas annodine, car les termes latins que Boileau cite expressément pour formuler la thèse qu'il attaque ne sont pas seulement des termes de l'École, mais sont exactement ceux par lesquels l'assemblée générale du clergé de France venait de condamner l'attrition. La modification de la préface aux *Epistres nouvelles* permet donc d'asséner un nouveau coup aux jésuites en inscrivant *a posteriori* l'*Epître XII* dans la ligne politique de l'épiscopat français. Mais ce n'est pas le seul coup que porte cette grande édition de 1701, car c'est dans cette même édition que Boileau publie pour la première fois, non sans provocation, la lettre d'Arnauld<sup>49</sup> ainsi que sa *Satire XI à Valincour*, où l'on trouve des vers grinçants à propos des accusations de « jansénisme » que multipliaient certains jésuites<sup>50</sup>.



- 29 Ces nouvelles piques que Boileau distribue à ses adversaires dans son édition de 1701 ne sont pas passées inaperçues, mais après l'affaire de l'ordonnance de l'archevêque de Reims<sup>51</sup> et l'affaire des rites chinois<sup>52</sup>, les jésuites éprouvent de grandes difficultés auprès du pouvoir. Discreditée et attaquée par les autorités religieuses, la Compagnie de Jésus ne semble plus disposer d'une marge de manœuvre suffisante pour répondre directement aux attaques publiques de Boileau. Ne pouvant certainement pas obtenir de permission pour remettre en cause le soutien ecclésiastique obtenu par Boileau, la Compagnie de Jésus quitte le terrain de la religion et emprunte des chemins de traverse. Ainsi, le journal de Trévoux, tout nouvel organe de presse de la Compagnie de Jésus, publie dans son numéro de septembre 1703 une recension moqueuse des œuvres de Boileau, et accuse à mi-mot le poète de devoir son succès aux pillages des grands auteurs antiques<sup>53</sup>. En insérant cette raillerie dans leur journal qui connaît une grande audience, les jésuites de Trévoux parviennent à donner à leur riposte une publicité égale à celle de l'épître de Boileau, mais évitent soigneusement de remuer la partie doctrinale du contentieux, surtout après la censure de l'assemblée générale du clergé de France. En réponse aux attaques du journal de Trévoux, Boileau prend alors la plume et fait circuler une épigramme cinglante<sup>54</sup> :

Mes Reverends Peres en Dieu  
 Et mes Confreres en Satire,  
 Dans vos Escrits en plus d'un lieu  
 Je voy qu'à mes depens vous affectés de rire,  
 Mais ne craignés vous point que pour rire de Vous,  
 Relisant Juvenal, refeuilletant Horace,  
 Je ne ranime encor ma satirique audace ?  
 Grands Aristarques de Trevoux,  
 N'allés point de nouveau faire courir aux armes  
 Un Athlete tout prest à prendre son congé  
 Qui par vos traits malins au combat rengagé  
 Peut encore aux Rieurs faire verser des larmes.  
 Apprenés un mot de Regnier  
 Notre celebre Devancier :  
 Corsaires attaquant Corsaires  
 Ne font pas, dit-il, leurs affaires<sup>55</sup>.

- 30 Plutôt qu'une nouvelle satire en bonne et due forme, Boileau privilégie ici le genre de l'épigramme, comme cela avait été son habitude<sup>56</sup>. Du point de vue formel, le choix d'une réponse par épigramme semble en effet mieux répondre aux exigences de l'économie polémique : courte pièce manuscrite de poésie hétérométrique, l'épigramme permet de répondre rapidement aux attaques et de contourner les lenteurs de l'impression. En outre, son caractère clandestin l'affranchit de l'interdiction de nommer explicitement ses cibles, d'autant que sa tonalité sarcastique l'adresse à l'approbation d'une large audience mondaine avide de railleries nominales. Mais tout le sel du genre de l'épigramme consiste davantage dans le renversement d'une narration badine par une pointe, dont le bon mot oblige à réinterpréter les propos initiaux dans un autre sens. Aussi c'est, comme on va le voir, dans les jeux autour des pointes épigrammatiques que va se déplacer significativement le point d'incidence de la polémique.
- 31 Dans cette perspective, l'épigramme de Boileau paraît bien entériner le changement de sujet de la polémique initiée par les jésuites en évoquant explicitement la question des modèles antiques dont s'étaient moqués les journalistes de Trévoux. Mais la pointe de cette épigramme remotive insidieusement la référence aux satiriques antiques pour

dégrader les journalistes de Trévoux du rang prestigieux d'érudits à celui de vulgaires diffamateurs. Elle annonce surtout que les affaires du dogme, qui sont bien sûr le véritable sujet de la querelle, restent latentes mais que personne ne gagnerait à les exposer de nouveau après les décisions de l'assemblée générale du clergé de France. La négociation d'un tel *statu quo* n'empêche pas pour autant Boileau de chercher à diffuser le plus possible son épigramme. Il l'envoie ainsi à son correspondant lyonnais Claude Brossette, et saisit l'occasion de faire quelques commentaires pour renouveler ses arguments auprès d'un nouvel auditoire, celui des jésuites de Lyon :

Ce qu'il y a de certain c'est que tout le tort est de leur côté [aux journalistes de Trévoux]. La vérité est que je me déclare aussi *amis des Escrivains de l'Ecole d'Ignace* [ *Épître X*, v. 118] et partant je suis tout au plus un Molino Janséniste. C'est ce que je vous prie de bien faire entendre à vos illustres Amis les Jésuites de Lyon que je ne confondrai jamais avec ceux de Trévoux quoi qu'on veuille faire entendre que tous les Jésuites sont un corps homogène et que qui remue une des parties de ce corps remue toutes les autres. Mais c'est de quoy je ne suis point encore parfaitement convaincu. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point en notre querelle d'aucun point de théologie ; et je ne sais pas comment messieurs de Trévoux pourront me faire Janséniste, pour avoir soutenu qu'on ne doit point étaler aux yeux ce que leur doit toujours cacher la bienséance<sup>57</sup>.

- 32 Tout l'effort de Boileau vise ici à disloquer l'unité institutionnelle de la Compagnie de Jésus et à défaire le soutien que le statut de « corps » donne à chacun de ses membres, afin d'isoler les jésuites de Trévoux et leur faire perdre leur immunité<sup>58</sup>. Il en profite alors pour reformuler ses vœux d'amitié envers certains jésuites de Paris et pour détourner le sujet de la querelle : il ne s'agit pas de « jansénisme »<sup>59</sup>. Ou plutôt il ne doit pas s'agir de « jansénisme » dans les attaques des jésuites contre lui, pas plus qu'il ne devra s'agir d'attrition dans ses propres attaques contre les jésuites, étant donné que les deux opinions sont désormais condamnées avec une égale fermeté par le clergé de France. Après ces premières échauffourées, sans doute jugées trop dommageables à chaque partie, une paix semble avoir été trouvée par l'intermédiaire du Père Gaillard – l'arbitre d'autrefois, le Père Bouhours, étant mort en 1702<sup>60</sup>.

- 33 Mais on est en droit de conjecturer que l'armistice imposé en 1704 n'est tout au plus qu'une paix fourrée. En effet, ce nouveau *statu quo* pour demeurer chacun en dehors du terrain religieux (en évitant pour les uns de parler de jansénisme, et pour l'autre d'attribution) semble n'avoir pas tenu, et au gré des réponses et contre-réponses qui vont s'enchaîner les unes aux autres, le sujet de la querelle va de nouveau se déplacer vers le terrain miné du dogme. Ainsi, une nouvelle épigramme de Trévoux infléchit le point d'incidence de la querelle pour critiquer le sujet de l'*Épître XII* et réveiller les vieux démons :

Les Journalistes de Trévoux,  
Illustre Héros du Parnasse,  
N'ont point cru vous mettre en courroux,  
Ni ranimer en vous la satirique audace,  
Dont par le grand Arnaud vous vous croïez absous.  
Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace  
De ces grands Hommes, qu'avec grace  
Vous traduisez en plus d'un lieu ;  
Que, pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace  
Eût traité de l'Amour de Dieu<sup>61</sup>.

- 34 L'évocation du pillage des Anciens permet ici de prendre Boileau à revers en soulignant que son *Épître sur l'Amour de Dieu* est une nouveauté par rapport à ses pratiques poétiques



antérieures. Les journalistes de Trévoux accusent ainsi le poète de s'être fourvoyé en quittant la satire littéraire pour entrer sans véritable légitimité dans les débats religieux<sup>62</sup>. Mais en mentionnant qu'en matière de doctrine chrétienne Boileau ne pouvait en tout logique suivre les poètes païens, les jésuites ne suggèrent-ils pas que, si ce n'est Horace, c'est donc Arnould ? L'évocation conjointe du « grand Arnould » et de l'*Épître XII* ferait ainsi insensiblement remonter à la surface toutes les accusations latentes de « jansénisme ». Un tel dérapage contrôlé de la part des jésuites, destiné évidemment à provoquer les rangs ennemis, aurait du coup autorisé de nouveaux déplacements. La réponse de Boileau va dès lors rompre le *statu quo* et rouvrir très explicitement le douloureux dossier d'accusation sur l'attrition :

Non pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,  
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace  
Et je n'ai point suivi Juvenal à la trace :  
Car, bien qu'en leurs Ecrits, ces Auteurs mieux que vous,  
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont yvres,  
La nécessité d'aimer Dieu  
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,  
Mes Peres, non plus qu'en vos Livres<sup>63</sup>.

- 35 Cette petite épigramme de huit vers opère une explicitation éminemment agressive, car c'est tout un pan de la pratique des censures ecclésiastiques qui se trouve ici mis en jeu. En effet, en associant les Pères jésuites et la défense de l'attrition, Boileau viole ici le refus de nommer les coupables observé par l'assemblée générale du clergé de France. Aussi, parallèlement à cet acte violent, les jésuites de Trévoux ont semblablement rompu le *statut quo* et ravivé l'inacceptabilité oubliée de l'*Épître XII* :

Boileau l'on ne craint point ta satyrique audace  
Il ne reste plus rien dans les beaux traits d'Horace  
Dont tu puisses te revestir  
Accablé d'ans, prest à partir  
Conserve ta première gloire  
Qu'il ne soit pas dit dans l'histoire  
Qu'après avoir long temps copié Juvenal  
Tu devins à la fin le Singe de Pascal<sup>64</sup>.

- 36 Par une pointe cruelle qui déplace l'incidence du grief initial d'imitation servile, les journalistes de Trévoux font de Boileau un épigone de Pascal. Ils explicitent et désambigüisent par là ce qui n'avait pu l'être publiquement en 1698, lorsque le poète s'était vu ouvertement associé aux *Provinciales* sans être pour autant publiquement inquiété. La surenchère des pointes épigrammatiques a ainsi finalement conduit à remotiver, à l'intérieur même du prétexte (le rapport esthétique aux modèles anciens), le *casus belli* initial qui avait été sagement mis de côté (le rapport aux institutions religieuses et à l'orthodoxie officielle). Mais une telle réactualisation ne semble avoir été possible que par ce passage par les chemins de l'épigramme.
- 37 De fait, du point de vue de l'efficacité pragmatique, il s'agissait pour les deux camps de produire un acte que la publication officielle et approuvée interdisait de prononcer clairement : accuser de « jansénisme » ou d'« attritionnisme ». Or c'est précisément l'intérêt du mode de diffusion par épigramme que de porter des accusations publiques sans pour autant prendre la responsabilité d'entamer officiellement des procédures juridiques, lourdes de danger. En effet, par sa forme de missive adressée et quasi-signée (parole en première personne, apostrophe aux ennemis) l'épigramme fonctionne comme un acte formel d'accusation, mais par son mode de circulation clandestine (billets, lettres,

ajouts intempestifs à la fin d'un journal) elle s'affranchit en partie des contraintes de prudence publique<sup>65</sup>. Le double statut de l'épigramme a donc permis d'influer sur l'espace public officiel sans pour autant se conformer à ses exigences d'inoffensivité. Cette querelle d'épigrammes signe alors moins l'entrée de la querelle dans le mode ludique et léger des piquants jeux de mots, loin des enjeux de privilège et d'approbation, que l'entrée dans une zone dangereuse où les barrières tombent et où les langues peuvent se délier.

- 38 En définitive, ce passage de la querelle par l'échange d'épigrammes polémiques aurait permis de sortir de l'impasse – sortie qui devenait urgente aux yeux des jésuites depuis que le privilège de 1698 octroyait à l'*Épître XII* une protection officielle qui leur imposait son inacceptable acceptabilité. Aussi, comme dans une sorte de guerre froide, le verrouillage de la sphère publique ne pouvait que conduire le conflit à quitter le terrain des écrits officiels pour se reverser sur d'autres fronts, avec d'autres moyens. On entre alors en mode larvé, hors des sentiers battus, dans le *no man's land* des textes qui circulent sous le manteau. Les attaques souterraines se développent alors, à coup d'épigrammes assassines capables d'avoir, par leurs traits, une incidence extérieure sur l'espace public, sans prendre le risque d'y entrer réellement. Mais s'enclenche très vite une stratégie de réponse graduée, qui conduit rapidement les deux belligérants au bord du gouffre<sup>66</sup>. La situation semble de nouveau bloquée : on attend, on négocie, on communique par l'intermédiaire d'un tiers, on croit même à un dégel des relations. Mais le caractère précisément incontrôlable de cette nouvelle guérilla annonce l'imminence d'un nouveau missile : le bruit circule en 1705 que Boileau aurait commencé la rédaction d'une douzième satire.

## Annexes

### Annexe 1

- 39 **Mémoires autographes de Claude Brossette, à la date du dimanche 29 octobre 1702, reproduit dans la *Correspondance entre Boileau Despréaux et Claude Brossette, avocat au Parlement de Lyon, publiée sur les manuscrits originaux*, éd. Auguste Laverdet, Paris, Techener, 1858, p. 548-549 :**

Du dimanche 29 octobre 1702.

Je l'ai trouvé [Boileau] qui lisoit un volume de l'histoire du jansénisme par M. l'abbé Dumas, conseiller au parlement. Cet abbé luy a envoyé son livre, et a prié M. Despréaux de luy en dire son sentiment.

Comme ce livre est fait pour favoriser les jésuites, M. Despréaux m'a dit : *Voilà un méchant ouvrage dont il sera bien païé. Il en sera Evêque.*

M. Despréaux m'a parlé du prétendu jansénisme, il m'en a parlé admirablement. Je voudrois bien avoir assez d'esprit et de mémoire pour pouvoir mettre ici les choses qu'il m'a dites.

M. Despréaux m'a répété ce fait qu'il m'avoit raconté autrefois.

Le père Gaillard et le père Cheminais, jésuites, étant allés voir M. Despréaux, la conversation tourna sur la nécessité d'aimer Dieu, et en particulier sur la contrition, et sur la nature de l'attrition avec le sacrement. M. Despréaux soutenoit avec le Concile de Trente que pour la validité de la confession, et pour obtenir le pardon de ses fautes, il faut que l'attrition soit accompagnée d'un amour imparfait, d'un amour au moins commencé.

Le père Cheminais soutint vigoureusement la négative, disant que le sacrement suffisoit avec la simple attrition fondée sur la crainte des peines, *sine ulla Dei dilectione, et sine ullo ad Deum offensum respectu* [même sans aucun amour de Dieu, et sans aucune considération de l'offense commise envers Dieu]. Que la vertu du sacrement suppléoit à tout, qu'il exemptoit et déchargeoit le pécheur de la nécessité d'aimer Dieu, c'est-à-dire, de fonder son repentir sur l'amour de Dieu.

Mais, répliqua M. Despréaux, je n'en demande pas beaucoup : je dis seulement qu'il en faut un peu ; n'y en eût-il pas plus gros que la pointe d'un aiguille.

Non, dit le père Cheminais, ce que vous dites là est une hérésie. C'est une hérésie, s'écria M. Despréaux en colère ; je suis donc damné moy ! Cependant quand le Sauveur viendra vous juger, il dira à chacun de nous ce qui nous aura fait mériter son amour ou sa haine.

M. Despréaux, pour confondre le père Cheminais, se servit du discours vif et foudroyant qu'il décrit dans cette épître. Le père Cheminais se retire sur-le-champ en grondant, sans oser néanmoins répliquer.

Le père Cheminais est mort le 15 octobre 1689, âgé de 37 ans.

Il ne faut pas croire que tous les jésuites soient du sentiment qu'avoit le père Cheminais sur cette matière. M. Despréaux m'a cité entre autres le père Bourdaloue et le père Gaillard qui admettent la nécessité de l'amour de Dieu avec la *contrition*, confession.

## Annexe 2

- 40 **Menagiana ou Les bons mots, les pensées critiques, historiques, morales & d'érudition de Monsieur Ménage recueillies par ses amis, Paris, Florentin et Pierre Delaulne, 1695, t. 2, p. 294-295 :** M. B.... D.... [Boileau-Despréaux]<sup>67</sup> étoit un jour chez feu M. le Premier Président [de Lamoignon] à Basville. Il y avoit grand nombre de .....es [Jésuites] qui sôûtenoient tous hardiment qu'un certain auteur connu, avoit eu raison de faire un Livre exprès pour prouver que nous n'étions point obligez d'aimer Dieu, & que ceux qui sôûtenoient le contraire, avoient tort & imposoient un joug insupportable au Chrétien, dont Dieu l'avoit affranchi par la nouvelle Loy. Comme la dispute sur ce sujet s'échauffoit, M. D.... [Despréaux] qui avoit gardé jusqu'alors un profond silence : Ah ! la belle chose, s'écria-t-il en se levant, que ce sera au jour du dernier Jugement, lors que nôtre Seigneur dira à ses Elûs : Venez les bien-aimez de mon Pere, parce que vous ne m'avez jamais aymé de votre vie, & que vous avez toûjours deffendu de m'aimer, & que vous vous êtes toûjours fortement opposer à ses hérétiques, qui vouloient obliger les Chrêtiens de m'aimer. Et vous au contraire, allez au Diable & en Enfer, vous les maudits de mon Pere, parce que vous m'avez aimez de tout vôtre coeur, & que vous avez sollicité & pressé tout le monde de m'aimer.... Il fit rire toute la Compagnie, & persuada plus efficacement par cette raillerie la nécessité de l'Amour divin, que M. A.... [Arnauld] n'avoit pû faire par des Livres entiers, & par des discours les plus éloquens :

~~~~~ *ridiculum acri*

*Fortius ac melius magnas plerumque secat res*<sup>68</sup>

## NOTES

1. L'attrition est une des modalités du repentir chrétien, et s'oppose à la contrition qui est un repentir sincère mais en plus accompagné d'un commencement d'amour positif pour Dieu. Tout le débat à l'époque est alors de savoir si la seule crainte de l'enfer suffit pour obtenir l'absolution, ou s'il faut également que le pécheur éprouve un début d'amour pour Dieu. On renvoie d'ailleurs, à dessein, à la proposition que Boileau lui-même affirme attaquer : « *Attritio ex gehennæ metu, sufficit etiam sine ullâ Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu; qui talis honesta, & supernaturalis est* » [l'attrition qui vient de la crainte de l'enfer, suffit "même sans aucun amour de Dieu, et sans aucune considération de l'offense commise envers Dieu, parce que, telle quelle, elle est honnête et surnaturelle] » (préface aux *Epistres nouvelles*, ajout de l'édition des *Œuvres diverses* de 1701).

2. La mobilisation de la notion de « stratégie », que l'on emprunte aux théories de sociologie de la littérature (cf. pour l'âge classique, Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985, p. 184) appelle une observation préalable d'un point de vue méthodologique. – 1 – La notion de « stratégie » présente d'abord l'avantage de fissurer le monolithe bien lisse proposé par une certaine histoire de la littérature, où les textes ne paraissent écrits que pour la beauté du geste. Cela revient à considérer que tout texte donné au public, et a fortiori tout discours communiqué à une tierce personne, prend nécessairement en compte ses destinataires et doit jouer avec les contraintes imposées par la situation dans laquelle il est énoncé. Parler de stratégie permettrait alors de raviver les motivations politiques, idéologiques et symboliques dans l'acte d'écrire ; de sorte qu'on aurait moins affaire à un auteur et à son texte qu'à un agent et à ses intentions. – 2 – Le corollaire de cette première remarque est que l'acte de commenter un autre écrit est lui-même pris dans des rapports de force et des enjeux extérieurs. En effet, si l'on suppose qu'il n'y a pas d'énoncé sans intentions, ni de publication sans stratégie de publication, tout commentaire de texte, toute préface, toute note de bas de page, comme on va le voir, qui affirmerait « voici ce que ce texte veut vraiment dire », peut être lui-même renvoyé à des intentions et à des enjeux idéologiques seconds. Parler de « stratégie » permettrait ainsi de rappeler que chaque interprétation d'un texte, que ce soit celle des commentateurs ou celle que l'auteur propose lui-même, s'inscrirait dans une situation d'énonciation particulière qui la contraint, l'oriente ou la biaise. Et le commentaire qu'un auteur ferait de son propre texte ne saurait donc être considéré comme « plus vrai » que les autres. Mais si l'on radicalise ces affirmations, c'est-à-dire s'il n'y a pas de texte innocent, s'il n'y a pas de texte exempt de manipulation potentielle et de mobiles inavouables, s'il est impossible par définition de prendre pour argent comptant une quelconque déclaration d'intention, alors la stratégie que l'on présuppose derrière tout texte ne serait jamais lisible toute nue dans un discours ni même dans un métadiscours. – 3 – Cette seconde remarque a donc des conséquences sur notre propre pratique en tant que commentateurs de textes. Comment prétendre repérer de la stratégie là où nous n'avons que des discours toujours contraints par leur situation d'énonciation ? Autrement dit, si l'on refuse de sortir de l'ordre du discours, comment retrouver l'esprit d'un texte à partir de la lettre toujours corruptible ? Pour rendre manifeste l'effet qu'une stratégie sous-jacente peut avoir sur un texte, il nous semble donc méthodologiquement nécessaire de procéder à une lecture par comparaison, c'est-à-dire de chercher à observer un écart entre deux énoncés produits simultanément par un même auteur, sur un même sujet, mais dans des contextes différents. Observer les variations entre un texte donné au public, une conversation mi-publique mi-privée et un écrit privé, permettrait alors de mettre en évidence l'effet contraignant de certaines situations d'énonciation. En d'autres termes,

chaque fois qu'un énoncé se retrouverait plus ou moins évoqué ou cité avec ironie et distance dans un autre discours, lequel serait produit dans une situation d'audience restreinte voire exclusive de l'autre, il sera alors légitime de faire valoir la manifestation d'une stratégie. Une telle étude des doubles discours pallierait ainsi l'invisibilité intrinsèque (et d'ailleurs belliqueusement nécessaire...) de la stratégie. Une telle méthode comparative présenterait en outre l'avantage de ne pas faire reposer notre interprétation sur les reconstructions a posteriori de l'histoire littéraire, mais aussi de rendre compte de la hiérarchisation des différents cercles de diffusion de l'information dans un milieu social donné.

3. Au risque d'alourdir considérablement les notes, nous avons pris le parti de restituer chaque fois que possible le très grand nombre de sources disponibles. En compensation, nous proposons une lecture chronologique, laquelle jointe à notre article sur la *Satire XII* (cf. *supra*, note de l'auteur), permettrait de parcourir l'entièreté de ce dossier, qui commence à la fin des années 1660 et ne s'achèverait qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

4. L'abbé Eusèbe Renaudot, petit-fils de Théophraste Renaudot, semble en effet avoir été considéré au début du XVIII<sup>e</sup> siècle comme un sympathisant « janséniste ». Cf. *Journal et mémoires de Mathieu Marais*, Paris, Firmin-Didot, 1863, tome 1, p. 411-412, dimanche 1<sup>er</sup> septembre 1720 : « [L'abbé Renaudot] a fait quelques ouvrages, dans le goût de M. Arnauld et Nicole, pour la perpétuité de la foi de l'Eucharistie dans les églises orientales. (*Défense de la perpétuité de la foi*, in-8°, 1709, Martin à Paris, contre un nommé Aymon qui s'étoit fait protestant.) [...] c'étoit un des plus grands jansénistes qu'il y eût, et des plus ennemis de la Constitution [de la bulle *Unigenitus*] »

5. Cf. Philippe DIEUDONNÉ, *La paix clémentine : défaite et victoire du premier jansénisme français sous le pontificat de Clément IX (1667-1669)*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2003, p. 248-265.

6. Voir *Dictionnaire de Port-Royal*, s.d. Jean LESAULNIER et Anthony MCKENNA, Paris, Honoré Champion, 2004, articles « Jacques Boileau » et « Nicolas Boileau ».

7. Cette *Épître III*, adressée à Arnauld, le loue principalement pour sa virulence contre le calvinisme (Arnauld vient de publier sa *Perpétuité de la foi*) et ne contient aucune évocation explicite du jansénisme. Mais célébrer le ralliement d'Arnauld à la croisade contre le protestantisme pourrait aussi être interprété comme une prise de parti implicite en faveur des jansénistes, tout comme pourrait l'être en 1668 la publication de sa *Satire VIII* contre le docteur Claude Morel que Boileau aurait considéré comme « un fameux antijanséniste » qui « a écrit sur les matières du jansénisme plusieurs livres [dont on ne connoist pas même les titres] » (commentaire de Le Verrier, relu par Boileau, cf. *Les Satires de Boileau commentées par lui-même : reproduction du commentaire inédit de Pierre Le Verrier avec les corrections autographes de Despréaux*, éd. Frédéric Lachèvre, Le Vésinet-Courménéil, 1906, p. 69).

8. On notera ainsi que l'abrégé de l'histoire de Port-Royal projeté par Racine dans les années 1690, et auquel Boileau aurait mis la main, est tenu secret à l'époque et ne sera publié que de façon posthume, à partir de 1742. Sur le « jansénisme » de Racine, cf. *infra*, note 42, et la lettre du 4 mars 1698 que Racine aurait peut-être envoyée à Madame de Maintenon.

9. Il s'agit de la lettre d'Antoine Arnauld à Charles Perrault du 5 mai 1694. Cette longue lettre d'apologie, écrite à la toute fin de sa vie, est au centre d'un autre dossier riche d'enjeux intellectuels. Avec la rédaction de cette lettre éclate en effet une dispute entre Arnauld et certains de ses proches, Dodart, Vuillart, Le Noir, Varet de Fonteny, et Du Vaucel, qui refusent de transmettre la lettre en question à Perrault. Ils prennent alors l'argument de la correction fraternelle et du danger pour un tel théologien de se mêler de basses polémiques littéraires dans l'espoir de faire réécrire la lettre et de minorer l'apologie qu'Arnauld y fait de Boileau et du genre satirique. Bossuet est alors invoqué comme arbitre et se déclare favorable à une réécriture de la lettre. Mais Arnauld meurt avant qu'une décision soit prise et la lettre est finalement transmise aux intéressés. Cf. *Lettres de messire Antoine Arnauld*, Paris, Sigismond d'Arnay, 1776, t. 4, p. 5-74. Pierre Bayle, sur l'avis de Mathieu Marais, propagera la même vision très littéraire de cette querelle dans son *Dictionnaire historique* : « Les Jansénistes rigides, ou les Rigoristes, ne furent pas

contens de cette dernière Piece de Monsr. Arnauld [l'apologie de la Satire X de Boileau]. Un Docteur blanchi dans des Disputes graves & serieuses, parler, à plus de 80 ans, de Vers, de Femmes, de Romans ! quel desordre ! Le parti en frémit, & se disoit à l'oreille, que leur chef baissoit. La Poésie, à les entendre, étoit un Art frivole, qui n'avoit pas dû un moment arrêter un si grand génie. Cela vint aux oreilles de Monsr. Despreaux, & là-dessus il entreprit son Poème sur l'Amour de Dieu, pour montrer que la Poésie peut embrasser les sujets les plus sublimes. Ces particularitez m'ont été communiquées par un homme de beaucoup d'esprit & d'érudition [note marginale : Monsr. Marais, Avocat au Parlement de Paris], fort connu de Mr. Despreaux. » Pierre BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, deuxième édition, Rotterdam, Reinier Leers, 1702, article « Antoine Arnauld », note P. Cependant, Boileau réfutera ces supputations et réaffirmera l'origine véritablement religieuse de l'*Épître XII* en réponse à la demande de Brossette : « Je viens maintenant à un éclaircissement beaucoup plus important que vous me demandés sur mon Epistre sur l'Amour de Dieu dans votre lettre du 30<sup>me</sup> Juillet 1709 et je vous dirai que vous n'avez point esté bien instruit puisque Mr Arnauld estoit mort lors que je fis cette Epistre qu'il n'a jamais veue. » (lettre de Boileau à Claude Brossette du 15 novembre 1709).

10. Cf. la lettre d'Antoine Arnauld à Germain Vuillart du 17 avril 1694, lettre MXXXIII, t. 3, p. 772 : « [...] le tempérament que j'ai pris a été de vous écrire ce que je pense de ces deux pieces [la *Satire X contre les femmes* de Boileau et *L'Apologie des femmes* de Perrault], pour être vu par quelques personnes discrettes, sans que cela coure dans le monde. Je serai bien aise que vous le montriez à M. Racine, afin qu'il en dise à son ami ce qu'il jugera à propos. » Cf. aussi la lettre d'Antoine Arnauld à Germain Vuillart, lettre MXXXVIII, t. 4, p. 5-6, ainsi que la lettre de M. Dodart à Antoine Arnauld du 6 août 1694, t. 4, p. 74 : « Je sais, Monsieur, à n'en pouvoir douter, non seulement que la lettre a été montrée à M. Despreaux, mais qu'il en a copie. Cette faute me paroît telle à l'égard des personnes tierces qui l'ont faite de leur autorité, que je croirois leur faire grand tort de croire qu'ils aient vu le mal qu'ils ont fait, en la livrant ainsi à l'un & à l'autre, rien n'étant plus opposé à la paix, & plus périlleux pour en commettre les entremetteurs. N'en témoignez rien, je vous en supplie ; car il ne faut commettre personne. Je crois que M. Despreaux ne s'en vantera pas, & qu'il ne tiendra pas à son silence sur cela, que la paix ne dure. » N'était-ce pas trop espérer de la part d'un diffamateur professionnel comme Boileau ? Cf. la lettre de François de Maucroix à Boileau du 23 mai 1695 : « envoyez moy la lettre de M. Arnaut ou il parle de vous, pourquoy en feriez-vous difficulté, ne vous souvenez vous pas que Monta[i]gne dit qu'il se faut rendre justice aussi bien qu'aux autres, et qu'on doit tomber d'accord de ses bonnes qualitez non point par vanité, mais par franchise. »

11. Cf. la lettre de Germain Vuillart à Louis de Préfontaine du 3 décembre 1695 : « Comme on fait toujours quelque chose qui relève la mémoire de M. Arnauld, il semble que chaque juste louange qu'on lui donne, soit un coup de poignard pour les bons Peres. Ils se sont plaints à Santeul de St. Victor et l'ont querellé de l'avoir loué dans 6 vers Latins fort beaux ; et mesme ils le menacent s'il ne chante la palinodie. Il est, dit-on, fort embarrassé. » A propos de l'affaire du poète Santeuil, qui a finit par se dédire, cf. *infra* note 37.

12. Cf. la lettre de Germain Vuillart à Louis de Préfontaine du 20 janvier 1697 : « Perrault de l'academie françoise a fait un recueil in folio de cent portraits et cent eloges d'hommes illustres dans les Arts et les Sciences, tous françois. Il n'avoit pas manqué d'y mettre Mr Arnauld et Mr Pascal. Les Jesuites l'ont sçu. Ils luy ont député le P. Bouhours, pour lui remontrer qu'il s'alloit brouiller avec la Société, où il avoit des amis. Perrault tint ferme d'abord, puis mollit dès qu'on lui fit entrevoir que les JJ. luy feroient perdre sa pension. Ce fut assez pour l'abattre. Il a osté les 2 portraits et les 2 eloges, et en a substitué 2 autres [Du Cange et Thomassin]. Le livre se débite, et l'on ne parle dans le monde que des deux Illustres qui en sont absents, sans songer à tous ceux qui y sont presens [...]. » Cf. aussi la lettre de Claude Brossette à Boileau du 18 août 1709 à propos de la censure des additions du Père Fabre à une nouvelle édition du Dictionnaire de Richelet : « Ces additions consistent principalement en plusieurs exemples de façons de parler, empruntés de nos

plus célèbres Auteurs, dont ce Père a mis une liste à la tête du livre, avec un abrégé de leur vie, leur éloge, et le jugement que le public a fait de leurs ouvrages. Monsieur Despréaux n'y est pas oublié, comme de raison. Mais comme on a pris soin d'y faire aussi l'éloge de M. Arnauld, de M. Pascal et du P. Quesnel, et qu'on a affecté en plusieurs endroits de ce Dictionnaire, de rapporter des exemples tirés de leurs écrits, un grand orage s'est formé du côté de la Cour, d'où l'on a vu partir deux foudres terribles, l'un desquels est tombé sur le livre, et l'autre sur la tête même de l'Auteur. Ce sont deux lettres de cachet, dont l'une ordonne la suppression du Dictionnaire, l'autre contient un ordre au Père de l'Oratoire, de sortir de sa Congrégation. L'Auteur offre de corriger tous les endroits suspects ou dangereux, et les Libraires offrent de réimprimer toutes les feuilles qui les contiennent [...] *Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main moliniste* ; et cette main est celle du P. Tellier. » [Brossette parodie ici le v. 174 du Chant IV du *Lutrin*].

13. Cf. les mémoires autographes de Claude Brossette, à la date du dimanche 22 octobre 1702, reproduit dans la *Correspondance entre Boileau Despréaux et Claude Brossette, avocat au Parlement de Lyon, publiée sur les manuscrits originaux*, éd. Auguste Laverdet, Paris, Techener, 1858, p. 533-534 : « [M. Despréaux] m'a dit avec plus de mystère encore, qu'il avoit fait une Epitaphe pour M. Arnauld, mais qu'elle étoit si forte, et si marquée, qu'il ne vouloit point qu'elle parut avant sa mort, de peur que les jésuites ne lui fissent des affaires fâcheuses à ce sujet. »

14. BOILEAU, *Epître X à mes vers*, v. 115-124. Cf. la lettre de Jean Racine à Boileau du 20 janvier 1698 : « J'ai reçu une lettre de la Mère abbesse de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remerciements de vos *Epistres*, que je lui ai envoyées de votre part. On y est charmé, et de l'épître de *l'Amour de Dieu*, et de la manière dont vous parlez de M. Arnauld. »

15. Cette lecture nous est rapportée par Louis Racine, bien que ses sources soient peu fiables et ses interprétations souvent orientées : cf. *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, Lausanne & Genève, chez Marc-Michel Bousquet & Compagnie, 1747, p. 249-250 : « Mon Père bien éloigné des frayeurs de Santeuil, fut chargé de lire au Roi les trois dernières Epîtres de Boileau [...]. [...] & lorsqu'en les lisant il vint à celui-ci, *Arnauld, le grand Arnauld, fit mon Apologie*, il fit sentir par le ton qu'il prit, qu'il le lisoit avec satisfaction. Louis XIV ne parut jamais désapprouver en lui cet attachement [...]. »

16. Boileau, lettre à Antoine Arnauld de juin 1694.

17. Cette lettre de réponse de Boileau ne sera imprimée en France qu'après la mort de Boileau (*Œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux*, Paris, Esprit Billiot, 1713). Elle paraîtra cependant dès 1707, mais dans une édition hollandaise (*Œuvres diverses du S<sup>r</sup> Boileau Despréaux*, Amsterdam, Eugène Henry Frick, 1707, t. 2, p. 323-328). Or à ce moment-là, Claude Brossette, proche de Boileau qui entreprend à cette époque d'éditer et de commenter les œuvres du poète, se plaindra de n'apprendre que tardivement, et à l'insu de son ami, l'existence de cette lettre : « Ce même Père Fabre m'a fait voir une copie de la lettre que vous écrivîtes à M. Arnauld pour le remercier de celle qu'il avoit écrite pour votre défense, à M. Perrault, au sujet de votre dixième satire. Votre lettre [...] m'a plu infiniment, et je ne sais point par quelle fatalité elle avoit échappé à ma connaissance. D'où vient, Monsieur, que vous ne m'en avez jamais parlé, quoique nous ayons lu ensemble la lettre de M. Arnauld qui a donné lieu à la votre ? D'où vient que vous ne l'avez pas fait imprimer à la suite de celle de M. Arnauld ? Je suis, Monsieur, votre, etc. » (lettre du 18 août 1709).

18. On renvoie en effet à l'article qui traite de la *Satire XII* (cf. le second volet de notre travail, « La *Satire XII* de Boileau : rendre l'*Équivoque* inacceptable », *Les Dossiers du Grihl*, Dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, 2013, <http://dossiersgrihl.revues.org/6034>) qui aborde la question de la querelle des commentateurs et des éditeurs de Boileau et des ruses que certains ont employées pour rendre les textes acceptables. Voici ce que dit le texte de la lettre de Boileau remanié par les diligents éditeurs de 1713 et de 1716 : « je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des Lettres au Provincial que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage qui soit en nostre langue ». Brossette, dans son

édition de 1716, aura d'ailleurs l'audace de camoufler cet ajout intempestif par une note tout à fait fallacieuse à l'attention de l'ingénu lecteur. Cf. *Œuvres de Mr. Boileau-Despréaux avec des éclaircissements historiques donnez par lui-même*, Genève, chez Fabri & Barillot, 1716, t. 2, p. 306. Or voici ce qu'on pourra lire dans l'édition de 1727 des *Lettres de monsieur Antoine Arnauld* (Nancy, Aux dépens de Joseph Nicolai, t. 7, p. 504-505, note) : « Dans l'édition des œuvres de M. Boileau de 171[6]. On trouve cette lettre, mais avec quelques mots changés ou ajoutés, & qui ne se trouvent pas dans la lettre originale que l'on conserve. Dans cet endroit, p. e. après ces paroles *des lettres au Provincial*, on trouve ajouté dans l'imprimé, *sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort*. Sur quoi l'Editeur fait cette remarque : 'M. Despreaux se piquoit sur tout d'être franc. On en voit ici une belle preuve puisqu'écrivant à M. Arnauld lui-même, il dit, *qu'il n'examine pas qui des deux partis au fond a droit ou tort*.' Cette remarque tombe d'elle-même, puisque ces paroles ne se trouvent point dans l'original que l'auteur a envoyé à M. Arnauld. Que si on veut savoir quels étoient les sentimens de M. Despreaux touchant les Jesuites, on peut voir sa Satire sur l'équivoque, son Epitre sur l'amour de Dieu &c. »

19. Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan du 15 janvier 1690. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans le tome 6 de l'édition Perrin de 1734-1737, mais la partie doctrinale de la dispute y est alors écrasée par du discours rapporté (« Despreaux s'échauffe là-dessus, & criant comme un fou entame une autre dispute ; le Père s'échauffe de son côté ; & après quelques discours fort vifs de part & d'autre, Despreaux prend Corbinelli par le bras »). Ce n'est que dans l'édition Perrin de 1754 (tome 8, page 327-328) que l'allusion à la question de l'amour de Dieu transparait par du discours direct, accompagnée d'une note de bas de page tout à fait explicite (« C'est ici une de ces fameuses disputes que Despréaux disoit avoir soutenues en plus d'un endroit au sujet de l'amour de Dieu, & peut-être la première qui lui ait fait naître l'idée de son Epître à l'abbé Renaudot, qu'il ne composa qu'en 1695. Voyez l'Épître XII de Despréaux, & la dixième Lettre Provinciale »). Sur la proximité de Madame de Sévigné avec les « jansénistes » et sur la grande discrétion qu'elle tient à garder à ce sujet, on pourra se reporter à titre d'exemple aux allusions et aux non-dits de sa lettre à Madame de Grignan du 14 décembre 1689, lesquels sont explicités à mi-mots dans la lettre du 4 janvier 1690.

20. Cf. la lettre de Boileau à Claude Brossette du 15 novembre 1709 : « La verité est que long temps avant la composition de cette piece [l'Épître XII] j'estois fameux pour les frequentes disputes que j'avois soutenues en plusieurs endroits pour la deffense du vrai amour de Dieu contre beaucoup de mauvais Theologiens [...]. »

21. Cf. les mémoires autographes de Claude Brossette, à la date du dimanche 29 octobre 1702, reproduit dans la *Correspondance entre Boileau Despréaux et Claude Brossette, avocat au Parlement de Lyon, publiée sur les manuscrits originaux*, éd. Auguste Laverdet, Paris, Techener, 1858, p. 548-549 (cf. annexe 1).

22. *Menagiana ou Les bons mots, les pensées critiques, historiques, morales & d'érudition de Monsieur Ménage recueillies par ses amis*, Paris, Florentin et Pierre Delaulne, 1695, t. 2, p. 294-295 (voir annexe 2). Par ailleurs, à propos de cet anonymat, il est intéressant de comparer les différentes versions de l'anecdote des *Menagiana*. Un texte publié hors de France en 1712 s'affranchit de toutes ces précautions et rétablit pleinement les identifications des divers noms effacés (Pierre DES MAIZEAUX, *Vie de monsieur Boileau-Despréaux*, Amsterdam, Henri Schelte, 1712, p. 207-209). En revanche, dans l'édition des *Menagiana* de 1715, publiée avec privilège, le rétablissement des noms supprimés reste encore partiel : le nom de « Despréaux » est certes apparent, mais celui d'Arnauld reste masqué et l'équivoque « .....es » est retranscrit non pas par « Jésuites », mais par le plus neutre « Casuistes » (*Menagiana*, Paris, Florentin Delaulne, 1715, t. 4, p. 157). Ce genre de comparaison de détails permet d'apprécier les lentes fluctuations de ce qui est senti par les acteurs de l'époque comme politiquement correct autour de la question des jésuites et des jansénistes.

23. BOILEAU, *Epître XII*, v. 191-240.



24. BOILEAU, *Épître XII*, v. 177 et 194. Boileau avait déjà utilisé ces périphrases très générales en 1683, lorsque paraissent les deux derniers chants du *Lutrin* où il attaque les défenseurs de l'attrition sous l'expression de « faux Docteurs » (Chant VI, v. 51).

25. Cf. son *Discours sur la satire* et sa *Satire IX*, v. 203-224, publiés en 1669.

26. Cf. par exemple la lettre de Gottfried Wilhelm Leibniz au prince Ernest de Hesse-Rheinfels du 14 juillet 1690, cité dans les *Lettres de Messire Antoine Arnauld*, Paris, Sigismond d'Arnay, 1776, t. 4, p. 202 : « Ce qui me paraît le plus important dans la dispute qu'il y a entre les Jésuites et les Jansénistes, c'est l'importance de l'amour divin ou de la pénitence sincère, indépendante de la crainte et de l'espérance. »

27. Cf. par exemple les lettres de Germain Vuillart à Louis de Préfontaine du 17 novembre, du 1<sup>er</sup> et du 24 décembre 1696.

28. Pour ce qui est de Noailles, Boileau rappellera « que c'est en quelque sorte par l'ordre de monseigneur l'archevêque de Paris que j'imprime cet ouvrage » (lettre de Boileau au Père Bouhours de décembre 1697, cf. *infra* §21). Notons d'ailleurs au passage que le portrait que Boileau fait de Noailles dans sa préface aux *Epîtres nouvelles* (1698) lui donne des allures de grand inquisiteur, quand il lui donne pour mission d'« asseurer l'Innocence, & [de] détruire l'Erreur ». Remarquons enfin que la même préface présente un Bossuet un peu trop diligent autour de la publicité de son approbation : « après l'avoir leû & releû plusieurs fois, [Bossuet] m'a non seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde, qu'il me la donnoit. »

29. BOILEAU, *Épître XII sur l'Amour de Dieu*, v. 87-90 (1698). Ces quatre vers ont dû être ajoutés après 1696, car ils n'apparaissent pas dans la version subreptice du texte parue en 1697 et sur laquelle nous reviendrons. Et au cas où l'allusion n'était pas assez claire, l'édition de 1713 ajoute en note : « Quietistes, dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI & Innocent XII. »

30. Boileau passerait même à l'époque pour un anti-quiétiste notoire, et on lui attribue alors des écrits contre Fénelon. Cf. la lettre de l'abbé Bossuet à son oncle du 30 septembre 1698 : « Vous ne me parlez point d'une épître en vers, à M. de Cambrai. Je la crois de Boileau ; elle fait enrager la cabale. ». Cette *Épître à M. de C. à l'occasion de la lettre de M. de Chanterac* (« Jusqu'à quand Fenelon, pour de chimères vaines ») qui n'est sûrement pas de Boileau, a été publiée en 1698 dans le *Recueil de lettres tant en prose qu'en vers sur le livre intitulé Explication des maximes des saints*. D'autant qu'en 1694, la *Satire X* avait déjà égratigné le « quiétisme » (cf. *Satire X*, v. 620-624).

31. Cf. la lettre de Germain Vuillart à Louis de Préfontaine du 17 novembre 1696 : « [Boileau] a quelques raisons de délai qu'il confie à ses amis ; il dit aux autres qu'il attend une nouvelle édition de ses œuvres. On espère cependant qu'il le donnera à part. » Ce qu'Antoine Adam (*Histoire de la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1997, t. 3, p. 443) interprète de la façon suivante : « Nulle édition authentique ne parut cependant, et l'on commença de dire que la publication en était empêchée par des raisons que l'on ne précisait pas. »

32. On développe cette hypothèse à partir d'une remarque de Charles-Henri Boudhors dans son édition des *Œuvres complètes* de Boileau (cf. la notice de l'*Épître XII* in *Epîtres, Art poétique, Lutrin*, Paris, Les Belles Lettres, 1952, p. 245).

33. Lettre de Boileau à Jean Racine [1697 ?]. La date de cette lettre, et donc de la visite de Boileau au Père de La Chaise, pose problème. Une lettre de Madame de Maintenon à l'archevêque de Noailles du 28 septembre 1696 (sans doute corroborée par le journal de Dangeau) date l'entrevue entre Boileau et le Père de La Chaise en 1696 : « J'ai eu ce matin une grande conversation avec le Père de La Chaise *Sur l'amour de Dieu* ; il veut que la satire de Despréaux soit donnée au public. » Cependant, la réponse de Racine à la lettre de Boileau date du 8 octobre 1697. Or quoiqu'il avoue avoir tardé à répondre, le fait qu'il reprenne les expressions exactes de Boileau nous donne à penser que Racine ne saurait avoir fait patienter son ami une année entière sans lui répondre. C'est l'élément qui nous pousse à nous déclarer pour l'année 1697, d'autant que Brossette qui publie cette lettre dans son édition de 1716 donne la date de 1697. On peut donc conclure soit

qu'il y a eu plusieurs entrevues, soit que certaines dates proposées sont hasardeuses, soit enfin qu'on en fait trop dire à ces documents somme toute lacunaires (peut-on rigoureusement conclure du billet de madame de Maintenon que le Père de La Chaise a entendu la récitation de Boileau ?).

34. Jean Racine, lettre à Boileau du 8 octobre [1697]. L'ordonnance que l'archevêque de Reims rédige en 1697 contre la doctrine de Molina semble avoir en effet créé beaucoup de difficultés aux jésuites. Cf. aussi la lettre de Germain Vuillart à Louis de Préfontaine du 23 janvier 1698 : « Je dis seulement que les bons Peres tâchent de faire compassion à tout le monde en regardant la rigueur de M. de Reims ; l'inaction où les laisse M. de Paris [l'Archevêque de Noailles] ; l'apologie commencée des Provinciales, à quoy ils conviennent ingénument, (du moins quelques uns d'entre eux) qu'ils ne peuvent répliquer ; l'Epistre de l'*Amour de Dieu* par Despreaux, qu'on sçait avoir attaqué le feu P. Cheminais leur éloquent Predicateur dans l'apologue qui est sur la fin ; et d'autres evenemens qui les font tomber de plus en plus dans le décri et le mépris ; regardant, dis-je, tout cela comme une terrible persecution contre la Société. »

35. Voir *Poème sur l'Amour de Dieu, à un abbé*, s.l.n.d. [1697], Bibliothèque de l'Institut, Q 445\*\*, au v. 196, une note à « L'un d'entre eux » : « *Le P. Cheminais Jésuite* ». Et au v. 237, une note à « Il sortit tout à coup » : « *Le P. Cheminais Jésuite* ».

36. Cf. la lettre de Boileau au Père Bouhours de décembre 1697 : « Comme il me paroist, mon reverend Père, par les paroles que le R.P. Tarteron a dites à mon frere le docteur de Sorbonne [l'abbé Jacques Boileau] et par d'autres choses qu'on m'a rapportées, qu'il y a un dessein formé dans vostre illustre compagnie de se déclarer contre moy, et qu'on a mesme desja deffendu de lire mes ouvrages dans vostre college, je souhaiterois fort de vous voir et de vous embrasser, affin qu'au moins avant le combat nous nous pardonniions notre mort. Car quoyqu'il puisse arriver, je puis vous assurer que je vous estimeray et vous aimeray tousjours cherement ; aussi bien que le tres reverend P. de la Chaize, que j'honore et que je respecte comme l'homme du monde à qui j'ay la plus sensible obligation. J'aurois esté vous dire tout cela chés vous, s'il y faisoit seur pour moi et si je vous y pouvois parler auprès du feu sans courir risque d'estre entendu. » La lettre de réponse du Père Bouhours à Boileau témoigne cependant des aléas de la diffusion l'information lorsque celle-ci est restreinte au réseau notoire : « Je ne comprends rien, Monsieur, à ce que vous me dites, ni à ce qu'a dit le père Tarteron. Le dessein formé m'est, je vous le jure, inconnu, et je n'y vois pas la moindre apparence. Tous les jésuites qui ont de l'esprit vous estiment infiniment et les supérieurs sont trop sages pour deffendre de vous lire. Mais s'ils l'entreprenoient, je doute qu'ils en vinssent à bout, et je puis vous assurer que cela révolteroit tout le monde. »

37. Cf. la lettre de Jean Racine à Boileau du 4 avril 1696 : « Je suis très obligé au père Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part, et de la part de sa compagnie. Je n'avais point encore entendu parler de la harangue de leur régent de troisième, et comme ma conscience ne me reproche rien à l'égard des jésuites, je vous avoue que j'ai été un-peu surpris d'apprendre que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisemblablement ce bon régent est du nombre de ceux qui m'ont très fausement attribué la traduction du *Santolius poenitens* ; et il s'est cru engagé d'honneur à me rendre injures pour injures. Si j'étais capable de lui vouloir quelque mal, et de me réjouir de la forte réprimande que le père Bouhours dit qu'on lui a faite, ce serait sans doute pour m'avoir soupçonné d'être l'auteur d'un pareil ouvrage [...]. Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer le père Bouhours et tous les jésuites de votre connaissance, que, bien loin d'être fâché contre le régent qui a tant déclamé contre mes pièces de théâtre, peu s'en faut que je ne le remercie d'avoir prêché une si bonne morale dans leur collège, et d'avoir donné lieu à sa compagnie de marquer tant de chaleur pour mes intérêts ; et qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu faire serait plus grande, je l'oublierais avec la même facilité, en considération de tant d'autres pères dont j'honore le mérite, et surtout en considération du révérend père de La Chaise, qui me témoigne tous les jours mille bontés, et à qui je sacrifierais bien d'autres injures. Je suis,

etc. » Le *Santolius Pœnitens* en question est un texte parodique qui se moque de la palinodie du poète Santeuil qui avait fait un éloge funèbre d'Arnauld avant de s'en repentir publiquement, provoquant par là l'ire des amis de Port-Royal (cf. *supra* note 11). Cf. *Histoire des troubles causez par M. Arnauld après sa mort, ou le démeslé de M. Santeuil avec les jésuites*, s.n.s.l., 1696, p. 108 : la dernière pièce de vers de ce petit livre imprimé (probablement dû au Père jésuite Jean-Antoine du Cerceau) implique nommément Racine et Boileau pour leur soutien à Arnauld, en faisant allusion notamment aux derniers vers de l'*Épître X*.

**38.** Boileau, lettre au Père Bouhours de janvier 1698.

**39.** La mention du « jansénisme » peut en effet surprendre dans cette lettre à Bouhours, surtout si l'on se souvient de ce que la simple évocation du « jansénisme » pouvait produire en d'autres temps. Cf. la lettre de Jean Racine à Boileau du 5 septembre 1687 : « Le P. Bouhours et le P. Rapin étaient dans mon cabinet quand je reçus [votre dernière lettre]. Je leur en fis la lecture en la décachetant, et je leur fis un fort grand plaisir. Je regardais pourtant de loin, à mesure que je la lisais, s'il n'y avait rien dedans qui fût trop janséniste. Je vis, vers la fin le nom de M. Nicole, et je sautai bravement, ou, pour mieux dire, lâchement, par-dessus. Je n'osai m'exposer à troubler la grande joie et même les éclats de rire que leur causèrent plusieurs choses fort plaisantes que vous me mandiez. » On voudrait signaler au passage que ce genre de comparaison entre les différentes situations d'énonciation permet de hiérarchiser les cercles de diffusion de l'information : la couche extérieure est celle où le régime de parole est le plus contraint, comme avec le Père de la Chaise (combien de liasses de papier le frère de Boileau a dû apporter pour protester d'orthodoxie ?) ; puis viendrait la couche intermédiaire, celle du Père Bouhours, avec qui l'on peut tout de même évoquer un peu le « jansénisme » et à qui l'on peut parler de l'approbation du Père de La Chaise ; enfin viendrait le noyau dur de l'amitié avec Racine, avec qui Boileau peut parler du Père de La Chaise et du Père Bouhours sans contrainte forte, comme le montre l'humour badin de leurs lettres.

**40.** On retrouvera un semblable argument à propos du « corps homogène » des jésuites dans la lettre de Boileau à Claude Brossette du 4 novembre 1703 (cf. *infra* note 58).

**41.** BOILEAU, préface aux *Epistres nouvelles* (1698). Le petit passage entre crochets, qui souligne bien l'importance des notes de la version clandestine de l'épître, est ajouté à l'ajout dans la seconde édition (in-octavo) des *Epistres nouvelles*, qui a paru peu de temps après la grande édition originale in-quarto (cf. la lettre de Jean Racine à Boileau du 20 janvier 1698 : « On voudrait même que ces épîtres fussent imprimées en plus petit volume »).

**42.** *Apologie des Lettres Provinciales de Louis de Montalte ; contre la dernière réponse des P. P. Jésuites, intitulée : Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe, troisième partie*, Rouen, 1698, p. 179-189. Ce texte s'inscrit dans une querelle plus vaste : en 1694, le Père Daniel, jésuite, publie clandestinement les *Entretiens de Cleandre et d'Eudoxe sur les Lettres au Provincial* qui attaquent Pascal et les « jansénistes ». En 1696 paraît en réponse une *Apologie des Lettres Provinciales contre les Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe* due à Matthieu Petitdidier (cf. *supra* note 34). La querelle s'envenime et cette réponse est augmentée en 1698 d'une troisième partie dans laquelle l'auteur a cru bon d'insérer, afin de mieux « délasser » son lecteur de tant de prose difficile (cf. l'« avertissement », n.p. [5]), l'*Épître XII* de Boileau et la scène 4 de l'acte I de l'*Athalie* de Racine. Ce genre d'instrumentalisation s'était déjà produit pour Racine lorsque son *Esther* fut réimprimée en 1689 à Neuchâtel avec une lecture à clé favorable à l'Eglise réformée (cf. l'avertissement de la pièce, cité par Raymond Picard, *Nouveau corpus racinianum*, Paris, édition du CNRS, 1976, p. 248-249). On voudrait d'ailleurs faire ici l'hypothèse que la présence d'une pièce de Racine dans cet opuscule pro-« janséniste » pourrait être l'un des éléments déclencheurs des grandes difficultés qu'aurait rencontrées Racine à la cour durant ces mêmes mois. Cf. la lettre de Jean Racine à Madame de Maintenon du 4 mars 1698 (cette lettre, qui n'a sans doute jamais été envoyée, a été publiée par Louis Racine dans ses *Mémoires* en 1747 avec des coupures significatives) : « Mais j'apprends [...] qu'on me fait passer pour janséniste dans l'esprit du Roi. [...] Je sais que dans l'esprit du Roi, un

janséniste est tout ensemble un homme de cabale et un homme rebelle à l'Eglise. Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous aviez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre plus de trois mille vers sur des sujets de piété ; j'y ai parlé assurément de l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étais le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y ait trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur et de tout ce qui s'appelle jansénisme ? Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut point être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis [...]. Mais je sais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante qui est supérieure de Port-Royal, et à laquelle je crois avoir des obligations infinies. [...] Voilà tout mon jansénisme. J'ai parlé comme ces docteurs de Sorbonne, comme ces religieux, et enfin comme mon archevêque. Du reste, je puis vous protester devant Dieu que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté. » Ne peut-on pas alors considérer que les chœurs d'*Athalie* seraient l'une des pièces du dossier d'accusation ? Cf. la lettre du Père Quesnel à Germain Vuillart (cité par Paul MESNARD, *Œuvres de Racine*, Paris, Hachette, 1888, t. 7, p. 327, qui la date supposément de 1691) : « Nous relisons de temps en temps *Athalie*, et nous y trouvons toujours de nouvelles beautés. [...] Il y a des endroits qui sont des dénonciations en vers et en musique, et publiées au son de la flûte. Les plus belles maximes de l'Evangile y sont exprimées d'une manière fort touchante, et il y a des portraits où l'on n'a pas besoin de dire à qui ils ressemblent. ». Mais comment expliquer alors la différence de traitement entre Racine et Boileau ? On peut faire plusieurs hypothèses, notamment en matière de réseau social, de protection, de clientèle ou de stratégie de publication, mais celle que propose Boileau est encore la plus amusante. Cf. les mémoires autographes de Claude Brossette à la date du dimanche 22 octobre 1702, reproduit dans la *Correspondance entre Boileau Despréaux et Claude Brossette, avocat au Parlement de Lyon, publiée sur les manuscrits originaux*, éd. Auguste Laverdet, Paris, Techener, 1858, p. 533-534 : « M. Despréaux m'a dit qu'à la Cour M. Racine passoit pour Janséniste, et que lui, quoiqu'il le fut pour le moins autant que M. Racine, et qu'il l'avouât publiquement, sans façon, et sans mystère, n'étoit pas regardé comme tel. M. Racine s'en étonnoit, et M. Despréaux lui disoit quelquefois, c'est parceque je ne m'en cache pas, et que vous en faites un mystère. Si vous n'alliez à la messe que les jours de dimanche et de fêtes, vous ne seriez pas regardé comme un Janséniste : mais vous y allez tous les jours : que ne faites-vous comme moy ? »

**43.** Boileau avancerait à dessein l'argument inverse dans sa préface aux *Epistres nouvelles* (1698) : « J'avois dessein d'abord de la donner toute seule [l'*Épître XII*] ; les deux autres me paroissant trop frivoles pour estre présentées au grand jour de l'impression, avec un Ouvrage si sérieux. Mais des Amis tres sensés m'ont fait comprendre, que ces deux Epistres, quoique dans le stile enjoué, estoient pourtant des Epistres morales, où il n'estoit rien enseigné que de vertueux. Qu'ainsi estant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient mesme faire une diversité agreable [...]. »

**44.** Cf. la lettre de Jean Racine à Jean-Baptiste Racine du 14 avril 1698 : « M. Despréaux [...] est à la joie de son cœur depuis qu'il a vu son *Amour de Dieu* imprimé avec de grands éloges, dans une réponse qu'on a faite au P. Daniel, qui avait écrit contre les *Lettres Provinciales*. »

**45.** Cf. la lettre de Jean Racine à Boileau du 20 janvier 1698 : « J'ai reçu une lettre de la Mère abbesse de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remercements de vos *Epistres*, que je lui ai envoyées de votre part. On y est charmé, et de l'*épître de l'Amour de Dieu*, et de la manière dont vous parlez de M. Arnauld. »

**46.** Cf. *Censure et déclaration de l'assemblée générale du clergé de France, tenue dans le château de S. Germain, l'an 1700, sur la foi et la morale*, proposition 86, p. 64-65 et p. 90-93. Sur les problèmes relatifs aux multiples législations ecclésiastiques autour de la question de l'attrition, cf. Jean DELUMEAU, *L'Aveu et le pardon. Les difficultés de la confession. XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1992, chapitre 6.

47. Sans doute a-t-on encore à l'esprit l'affaire du fait et du droit de Jansénius, lorsqu'Arnauld avait voulu montrer que les cinq propositions condamnées par le pape Innocent X ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus* de Jansénius. La bulle papale aurait ainsi condamné des propositions que les prélats de Rome pensaient être notoirement défendues par Jansénius, mais qui ne se seraient pas trouvées telles quelles dans les textes donnés au public (cf. Louis COGNET, *Le Jansénisme*, Paris, P.U.F., 1968, chapitres 4 et 5).

48. Préface aux *Epistres nouvelles*, ajout de l'édition des *Œuvres diverses* de 1701. Cf. *supra* note 1.

49. Cf. *Œuvres diverses du Sieur Boileau Despreaux*, Paris, 1701, tome 1, préface non paginée, p. 9-10 : « Mais une chose qui sera seurement agreable au Public, c'est le present que je luy fais dans ce mesme Livre, de la Lettre que le celebre Monsieur Arnauld a écrite à Monsieur P\*\*\* à propos de ma dixième Satire, & où, comme je l'ay dit dans l'Épître à mes vers, il fait en quelque sorte mon apologie. J'ay mis cette Lettre la dernière de tout le Volume, afin qu'on la trouvast plus aisément. Je ne doute point que beaucoup de Gens ne m'accusent de temerité, d'avoir osé associer à mes écrits l'ouvrage d'un si excellent Homme, & j'avouë que leur accusation est bien fondée. Mais le moyen de restister à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impression de cette Lettre ; que ce grand Personnage me faisoit l'honneur de m'estimer & avoit la bonté *meas esse aliquid putare nugas* ? » [Catulle : « d'attacher quelque prix à mes bagatelles »].

50. BOILEAU, *Satire XI*, v. 145-146 : « La vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme, | Ni ne s'appelloit point alors un \*\*\* [jansénisme] ». Ces deux vers, dont l'astéronymie évite de prononcer le mot de « jansénisme », mais dont la rime laisse peu d'alternative à l'interprétation, semblent faire là encore référence aux conclusions de l'assemblée générale du clergé de 1700 : « Nous ne voulons pas non plus pour cela tolerer certaines gens mal intentionnez & incommodes, qui accusent mal à propos de Jansenisme d'une maniere vague et odieuse, des personnes de pieté & d'érudition, qui aiment les interets de l'Eglise, par la seule raison que ces personnes là s'opposent fortement à la corruption de la morale ; car il est de la droiture & de l'équité Episcopale, que nous ne tenions nul homme pour suspect, que lorsqu'il resiste aux Constitutions Apostoliques, ou qu'il soutient quelques-unes des propositions condamnées, & c'est ce qui a été plusieurs fois ordonné par nos Prédecesseurs, confirmé par l'autorité du Roy [...]. » (*Censure et déclaration de l'assemblée générale du clergé de France, tenue dans le château de S. Germain, l'an 1700, sur la foi et la morale*, p. 4). L'assemblée du clergé de France entendait ainsi mettre un frein à la vague d'accusations intempestives, en explicitant le seul grief recevable, à savoir la défense d'une des cinq propositions condamnées par le Pape – grief dont Boileau, on s'en souvient, s'était justement dédouané auprès du Père Bouhours : « il ne s'agit point ici de Jansenisme puis que mesme dans cette Epistre je mets la contradictoire d'une des cinq propositions. » (cf. *supra* §21, lettre de Boileau au Père Bouhours de décembre 1697).

51. Cf. *supra*, note 34.

52. À propos de cette affaire, où les missionnaires jésuites en Chine sont accusés de laisser s'introduire les pratiques païennes du confucianisme dans leur évangélisation, et de tolérer l'idolâtrie à travers le culte traditionnel des ancêtres, cf. René ETIEMBLE, *Les Jésuites en Chine (1552-1773) : la querelle des rites*, Paris, Juliard, 1966, p. 7-63 notamment.

53. Cf. *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des beaux Arts*, Trevoux, septembre 1703, article CXLIX, p. 1533-1534 [par le Père Claude Buffier ?] : « Cette Édition fait encore honneur à M. Despreaux d'une autre maniere. Elle justifie hautement le parti qu'il a soutenu en faveur des Anciens, qu'il a toijours regardez comme les plus excellens modelles. En effet, en parcourant ce volume on trouve que les pages sont plus ou moins chargées de vers Latins imitez, selon que certaines pieces de Mr. Despreaux ont été communément plus ou moins estimées. [...] On ne trouve point de vers Latins imitez dans la dixième Satyre contre les femmes, & on n'en trouve que deux ou trois dans son Épître sur l'Amour de Dieu. » L'ironie est encore plus forte à l'égard de l'insertion de la lettre d'Arnauld : « M. Despréaux ne doute pas que le *present* qu'il fait de cette

Lettre, ne soit très-agréable au public. Il est vrai que c'est un vrai present, & une pure liberalité, car le public ne pouvoit pas exiger que l'Auteur donnât une lettre qui ne lui étoit point écrite. » (*Ibid.*, p. 1539). Cf. aussi la lettre de Claude Brossette à Boileau du 4 octobre 1703 où il évoque cette affaire : « Je viens de lire le Journal de Trévoux pour le mois de Septembre, dans lequel il y a un article qui vous concerne personnellement. Cet article contient l'extrait d'une édition de vos ouvrages, faite depuis deux ans en Hollande. Si les journalistes s'étoient contentés d'en faire un simple extrait, il n'y auroit peut-être rien à dire ; mais ils se sont avisés de faire une espèce de parallèle de cette édition avec celle qui a été faite à Paris en dernier lieu, et je vous avoue que j'ai été très-indigné d'un certain air de plaisanterie que ces nouveaux Aristarques ont essayé de répandre sur leur style. Ils font bien voir que votre Epître sur l'amour de Dieu n'est pas de leur goût. Pour la Lettre de M. Arnauld, que vous avez insérée à la fin de votre volume, ce n'est pas merveille qu'elle leur déplaise. Mais n'appréhendent-ils point que vous ne preniez congé d'eux par quelque réponse fâcheuse, laquelle vous terminerez par ces mots : *Hic, victor, cæstus artemque repono* [VIRGILE, *Enéide*, Chant V, v. 484 : victorieux, je dépose ici mes cestes et mon art]. »

54. Pour une insertion de cette bataille d'épigrammes dans la longue histoire de la fonction polémique du genre épigrammatique, cf. Pierre LAURENS, « *Memoriae haerent*. Matériaux pour une histoire de l'épigramme polémique », in *La parole polémique*, sous la direction de Gilles Declercq, Michel Murat et Jacqueline Dangel, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 131-147.

55. Cette épigramme est envoyée par Boileau à Claude Brossette dans une lettre du 4 novembre 1703. Il y joint alors une seconde épigramme concernant une autre branche de sa querelle avec les jésuites de Trévoux, à savoir son propre frère, l'abbé Jacques Boileau. Ce dernier, en effet, rencontrait alors des difficultés après la publication de son livre contre certains usages de la mortification, intitulé *Historia flagellantium*. Attaqué en hérésie par l'abbé Jean-Baptiste Thiers pour l'impudicité de ses descriptions, le livre sera définitivement mis à l'index en 1704 au motif qu'il aurait contesté que le Christ ait consenti à sa Passion. Or le journal de Trévoux avait fait une recension dithyrambique du livre de Thiers dans son numéro de juin 1703 (article XCVIII, p. 963-982), et en profitait pour attaquer très violemment le livre de Jacques Boileau et l'accuser de « libertinage » : « Pour la Critique de M. Thiers on la distribué avec Privilege & Approbation. Elle marque le nom de celui qu'elle attaque. M. Boileau est lui-même trop équitable pour trouver mauvais que nous repetions ici ce que l'autorité publique a permis de lui dire. Si nous paroissions nous être un peu écartés des règles de moderation que nous nous sommes prescrites, c'est à Mr. Thiers qu'on doit s'en prendre. » (p. 965-966). Nicolas Boileau s'en est donc évidemment pris aux journalistes de Trévoux, et a diffusé parallèlement à la première épigramme, une seconde pour défendre son frère :

« Non le Livre des Flagellans  
N'a jamais condamné (Lisés le bien mes Peres)  
Ces rigidités salutaires  
Que pour ravir le Ciel saintement violens  
Exercent sur leurs corps tant de Chrestiens austeres.  
Il blasme seulement cet abus odieux  
D'etaler et d'offrir aux yeux,  
Ce que leur doit toujours cacher la bienséance,  
Et combat vivement la fausse Pieté,  
Qui sous couleur d'esteindre en nous la Volupté,  
Par l'austerité mesme, et par la pénitence,  
Sçait allumer le feu de la Lubricité. »

Par ces deux épigrammes, Boileau s'engage donc dans deux combats parallèles contre les jésuites de Trévoux. Les journalistes vont dès lors acter la fusion des deux fronts en répondant par une seule et même épigramme insérée à la fin de leur numéro de décembre 1703. Cf. la lettre de Claude Brossette à Boileau du 1<sup>er</sup> février 1704, qui évoque : « une très mauvaise Epigramme qui a

esté mise à la fin du Journal de Trévoux, pour le mois de Décembre. Cette pitoyable pièce de huit ou dix vers porte le nom de *Réponse* à votre Epître aux Journalistes : *Mes révérends Pères en Dieu*. Mais cette prétendue *Réponse* est si plate, que nous l'avons tous regardée comme l'ouvrage de l'Imprimeur, ou tout au plus du Correcteur de l'Imprimerie [...]. » Nous tenons à remercier Gérard Andres, du département du fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon, de nous avoir signalé la présence de cette épigramme dans leur propre exemplaire du journal de Trévoux (cote 808217, t. 30) :

« Pourquoi donc, Despreaux, les Auteurs du Journal  
Ont-ils mérité ta colère ?  
Puis que tu reconnois que tu n'es qu'un Corsaire,  
Pouvoient-ils te traiter d'Auteur original ?  
Enrichi de tes vols, ne crains point leur franchise,  
Ton butin est de bonne prise.  
Ton frère moins habile & moins sage que toi,  
N'a pas en ce métier si bien fait ses affaires,  
Et parmi les Sujets du Roi,  
C'est le plus pauvre des Corsaires. »

Par le traditionnel jeu de reprise des rimes et de citations ironiques, les journalistes de Trévoux relient l'accusation de pillage des Anciens à une attaque *ad hominem* visant les difficultés de l'abbé Boileau auprès des autorités religieuses. Le centre de gravité de la querelle se déplace dès lors dangereusement vers la question plus embarrassante du rapport de chaque partie en lice avec les institutions de censure du Royaume, comme en témoigne la diffusion de cette épigramme anonyme contre les jésuites : « Est-il un plus pauvre butin,

Que de se voir chargé de Grec & de Latin ?  
Les Jésuites, Boileau, font bien mieux leurs affaires,  
Ils feignoient, les rusez, d'aller prêcher la foi.  
Mais on les vit bien-tôt, ces faux Missionnaires,  
Beaucoup plus habiles que toi,  
Chez les Nations étrangères,  
Animez du soin de leurs corps,  
Devenir Marchands de Castors,  
Et les plus riches des Corsaires. »

(citée par Emile MAGNE, *Bibliographie générale des œuvres de Nicolas Boileau-Despreaux*, Paris, Giraud-Badin, 1929, t. 2, p. 269, qui l'attribue selon ses sources à un certain Abbé B\*\*\*). L'allusion aux missions jésuites apparaît d'autant plus cinglante que Jacques Boileau a été rapporteur de la commission qui avait jugé des ouvrages des Pères jésuites sur la religion chinoise (cf. préface à l'*Histoire des Flagellants*, Montbonnot-St Martin, éditions Jérôme Million, 1986, p. 11).

56. Ce n'est pas la première querelle où Boileau passe par la diffusion d'épigrammes avant toute publication officielle, et Perrault avant les jésuites de Trévoux en avait fait les frais. Cf. Jacques de Losme de Monchesnay, *Bolæana ou Bons mots de M. Boileau avec les poésies de Sanlecque, etc.*, Amsterdam, chez L'Honoré, 1742, p. 40 : « Je commence toujours à déclarer la guerre par des Epigrammes, disoit Monsieur Despreaux : c'est là mon premier acte d'hostilité ; je lâche d'abord ces enfans perdus sur mes ennemis. »

57. Lettre de Boileau à Claude Brossette du 4 novembre 1703. La dernière phrase est une allusion à l'épigramme que Boileau a écrite pour défendre son frère (cf. *infra* note 55).

58. Boileau avait déjà adopté une telle stratégie de la division dans sa lettre au Père Bouhours de décembre 1698 (cf. *supra* note 40).

59. Cf. la lettre de Boileau à Claude Brossette le 7 décembre 1703 : « J'ai tardé jusqu'à l'heure qu'il est, monsieur, à vous récrire, parce que j'attendais pour le faire que MM. de Trévoux eussent répondu à mes épigrammes dans leur nouveau volume, afin de voir et de vous mander si j'avais la

guerre ou non avec ces bons pères ; [...] vous pouvez assurer messieurs les jésuites de Lyon que je ne dirai plus rien contre aucun de leur compagnie, dans laquelle, quoique extrêmement ami de la mémoire de M. Arnauld, j'ai encore d'illustres amis, et entre autres, le père de La Chaise, le P. Bourdaloue et le P. Gaillard. Car pour ce qui regarde le démeslé sur la Grace, c'est sur quoy je n'ay point pris parti estant tantost d'un sentiment, tantost d'un autre de sorte que m'estant quelque fois couché Janseniste tirant au Calviniste, je suis tout étonné que je me reveille Moliniste approchant du Pelagien. » Une lettre attribuée à Boileau mentionne également cette division des jésuites au sujet de Boileau (cf. *Boileau aux prises avec les Jésuites*, s.n., 1706, Cologne, Pierre Marteau, p. 27-29). La réponse de Brossette dans sa lettre à Boileau du 20 novembre 1703 évoque la réussite de la stratégie de Boileau, tout en rappelant que les *Provinciales* faisaient jurisprudence : « Les Jésuites eux-mêmes ont blâmé ici [à Lyon] leurs confrères de Paris, qui travaillent au *Journal de Trévoux*. Ils souhaitent même que vous sachiez que quoiqu'ils fassent partie de ce grand corps, que vous appelez *homogène*, ils ne participent point aux sentimens déraisonnables dont vous vous plaignez. Ils se servent volontiers en cette rencontre, de la distinction que les *Lettres Provinciales* ont obligé autrefois la Société de faire entre les sentimens de toute la Compagnie, et ceux de quelques particuliers. [...] Le nom de *Molino-Janséniste* que vous vous donner, leur a paru fort plaisant, mais ils vous permettent d'être un peu janséniste, pourvu que le partage ne soit pas inégal, et que vous vouliez être aussi de leurs amis : car le suffrage d'un homme tel que vous ne leur est pas indifférent. » À propos de la possible existence, à la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle d'un groupe de jésuites lyonnais opposés en partie à la ligne de conduite de la maison-mère vis-à-vis de certains dogmes jugés trop « relâchés », cf. Jean-Pascal GAY, *Morales en conflit. Théologie et politique au Grand Siècle (1640-1700)*, Paris, Éditions du Cerf, 2011, p. 603-613.

60. Cf. la lettre de Boileau à Claude Brossette du 25 janvier 1704 : « Cet accommodement [avec les journalistes de Trévoux] est maintenant complet et le Père Gaillard est venu de la part de Mrs les Jesuites de Paris tesmoigner à mon frere le chanoine qu'on avoit fort lavé la teste à ces Aristarques indiscrets qui assurément ne diroient plus rien contre lui ni contre moi. » Cf. aussi la lettre de Claude Brossette à Boileau du 1<sup>er</sup> février 1704 : « Je suis bien aise que MM. les Journalistes de Trévoux soient rentrés en grâce. Je n'ai vu personne qui ne les ait blâmés : leurs Confrères mêmes de cette ville [de Lyon] ont été les premiers à désapprouver une semblable conduite. S'il dépendoit d'eux de vous faire quelque satisfaction, je puis vous assurer que vous auriez tout sujet d'être content. [...] ainsi la paix tiendra entre les deux partis. J'aurai soin de complimenter M. votre Frère sur la réparation qui lui a été faite par le P. Gaillard. » Cf. enfin la lettre de Boileau à Claude Brossette du 27 mars 1704 : « Je suis bien ayse que mon frere vous ayt escrit le détail de nôtre accommodement avec Mrs de Trevoux. Je n'ay pas eu de peine à donner les mains à cet accord. Aujourd'hui vieux Lion je suis doux et traitable [*Épître V*, v. 18]. Et d'ailleurs quoi que passionné admirateur de l'illustre Mr Arnauld je ne laisse pas d'estimer infiniment le corps des Jesuites regardant la querelle qu'ils ont eue avec lui sur Jansenius comme une vraie dispute de mot ou l'on ne se querelle que parce qu'on ne s'entend point et ou l'on est heretique de part ni d'autre. » Cependant, le manque de renseignements fiables concernant les dates de diffusion des différentes épigrammes empêche de conclure avec certitude à l'efficacité réelle de cette paix.

61. Citée par Emile MAGNE, *op. cit.*, t. 2, p. 268, et qu'il attribue au Père Des Rues. Il suit en cela Claude Brossette qui l'avait insérée dans son édition des *Œuvres* de Boileau de 1716 (t. 1, p. 457).

62. Cette accusation se trouvait déjà dans la recension moqueuse des *Œuvres* de Boileau dans le numéro de septembre 1703 du journal de Trévoux (cf. *supra* note 53).

63. Cette épigramme figure parmi les papiers que Boileau a laissés à Brossette à sa mort (cf. *Correspondance entre Boileau Despréaux et Brossette, avocat au Parlement de Lyon, publiée d'après les manuscrits originaux*, Paris, Techener, 1858, p. 457). Elle sera publiée dans les éditions clandestines de la *Satire XII* en 1711, ainsi que dans la grande édition des *Œuvres* de Boileau que Brossette donnera en 1716 (t. 1, p. 457).



64. Citée par Emile MAGNE, *op. cit.*, t. 2, p. 274, et qu'il attribue au Père Jean-Antoine du Cerceau. Cf. aussi Antoine PÉRICAUD, *Essai sur la vie et les écrits de Du Cerceau*, Lyon, Gabriel Rossary, 1828, p. 27-28.

65. Cf. notre article, « La *Satire XII* de Boileau : rendre l'*Équivoque* inacceptable », Dossiers de Jean-Pierre Cavaillé 2013, <http://dossiersgrihl.revues.org/6034>, §9, note 8.

66. L'éclatement de la querelle dans la sphère publique semble en effet imminent en 1704. Cf. la lettre de Boileau à Pierre Le Verrier [1703- 1704 ?] : « Pour les Epigrammes, il n'y a plus de mesure à garder : puisque grace à l'indiscretion de nostre Ami [le Duc de Noailles ?], elles sont maintenant dans les mains de tout le monde. » cf. aussi la fin d'une des nombreuses épigrammes en faveur des jésuites qui circulent alors à l'époque (citée par Emile Magne, *op. cit.*, t. 2, p. 269) :

« Mais pour rabattre un peu de cette humeur hautaine

Lis-moi, souvent, lis, mon pauvre Boileau

La fable dans Esope ou bien dans La Fontaine

De la grenouille et du taureau. »

67. Les divers noms effacés sont rétablis entre crochet d'après la version de Pierre Des Maizeaux, qui cite exactement ce passage dans sa *Vie de monsieur Boileau-Despréaux*, Amsterdam, chez Henri Schelte, 1712, p. 207-209.

68. HORACE, *Satire I*, X, v. 14-15 : « La plupart du temps une plaisanterie tranche les grandes difficultés mieux et plus fortement qu'une injure ».

## RÉSUMÉS

En 1698, au faite de sa gloire littéraire, Boileau publie officiellement son *Epistre XII sur l'Amour de Dieu* qui attaque violemment les défenseurs de la doctrine de l'attrition. Mais cette prise de position s'inscrit alors dans un contexte religieux très troublé, si bien que, selon l'angle de vue, le poème a pu être accueilli comme un heureux coup de griffe contre le « quiétisme », ou être perçu comme un pamphlet contre les jésuites, voire comme une inacceptable apologie des « jansénistes ». Or l'écart d'acceptabilité entre ces différentes lectures est écrasé par l'obtention d'un privilège du Roi qui donne au poème l'aval du pouvoir. L'étude du contexte de publication de l'*Épître XII* permettrait alors de comprendre par quels moyens Boileau a réussi à rendre ponctuellement acceptable un type d'écrit qui ne l'était pas, sans pour autant déplacer les limites officielles de l'acceptable. Un tel constat nous conduirait ainsi à montrer comment un même texte a pu être considéré simultanément comme acceptable et comme inacceptable – créant une situation tendue dont l'ambiguïté se résoudra dans la douleur, avec l'interdiction de la *Satire XII* en 1711, qu'il faut étudier en comparaison (cf. « La *Satire XII* de Boileau : rendre l'*Équivoque* inacceptable », Dossiers de Jean-Pierre Cavaillé 2013, <http://dossiersgrihl.revues.org/6034>).

## INDEX

**Mots-clés** : acceptable, Arnauld (Antoine), attrition, Boileau (Jacques), Boileau (Nicolas), Bossuet (Jacques Bénigne), contrition, double discours, édition clandestine, équivoque, Fénelon (François de Salignac), inacceptable, interdiction, jansénisme, jésuite, Noailles (Louis-Antoine), pur amour, quiétisme, Racine (Jean), stratégie

AUTEUR

LÉO STAMBUL

[http://www.ehess.fr/centres/grihl/CV\\_Fiches/CV\\_Stambul\\_Leo.htm](http://www.ehess.fr/centres/grihl/CV_Fiches/CV_Stambul_Leo.htm)